

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

54e Année. N° 9 1er Septembre 1911.

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE

Le Drame de la Vie

(*Suite*).

En diverses régions, se font des chasses spéciales dont l'objectif est la poursuite d'un gibier déterminé. C'est ainsi qu'en Afrique, on poursuit les gazelles et les antilopes ; en Amérique, le tapir ; en Australie, le kanguroo, si bien que la plupart des espèces les plus aptes à provoquer la convoitise de l'homme insatiable subissent, partout, la loi d'une dépopulation rapide que favorisent le défrichement des forêts et l'extension progressive des cultures.

Parmi les petits quadrupèdes, deux rongeurs, le lièvre et le lapin sont les victimes habituelles de tout homme qui, armé d'un fusil quelconque, Hammerless ou Lefaucheux, arpente les guérets d'un pas agile et conquérant. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les anciens, en général, à l'exception des Romains et des Grecs qui appréciaient particulièrement le lièvre, semblent avoir eu contre ces deux rongeurs d'inexplicables préventions, préventions, du reste, qu'ont conservées de nos jours les Russes qui les excluent de leurs menus et les Hollandais, surtout, qui n'en utilisent que la peau... ces Hollandais bizarres qui non seulement dédaignent le lapin, mais encore proscrivent le mouton !

Il faut croire que les lapins, peu soucieux de leur naturel et philosophes à l'occasion, se sont allègrement consolés du discrédit ancien, non moins que du discrédit moderne dont ils furent et sont encore l'objet. Originaires de l'Espagne et de la Gaule méridionale, ils se sont propagés et avec quelle incoercible vitalité, dans tous les bois et toutes les collines de l'Europe, en passant tout doucement de l'état domestique à l'état marron qui leur procure tous les genres de liberté possibles. Heureux gourmets, éclectiques polyphages qui, sans préjudice du serpolet agreste, broutent encore et sans le moindre scrupule, les choux des cultures circonvoisines.

Les lapins ont une histoire. Au dire de Strabon, cette « race pernicieuse » étendait ses ravages d'un bout à l'autre de la péninsule ibérique et le long des rivages de la Gaule, depuis le golfe de Gascogne jusqu'aux confins de l'Italie. Les îles Baléares en étaient si outrageusement infestées, que les indigènes voyant leurs champs dévastés, voire même leurs maisons dangereusement minées jusque dans leurs fondations, se virent contraints d'implorer de l'empereur Auguste l'envoi... de qui donc ? vous ne le devineriez jamais, l'envoi de légionnaires romains pour les aider à se débarrasser de ces bandits à quatre pattes et à longues oreilles.

Leurs exploits se sont renouvelés ailleurs, sur un théâtre bien autrement important que les îles Baléares. Quelques couples de lapins imprudemment introduits en Australie, il y a quelques trente ou quarante ans, s'y sont multipliés d'une si effroyable façon, qu'ils menacent de devenir pour le continent entier un fléau véritable. Rien ne saurait donner une idée des ravages que peuvent exercer ces redoutables rongeurs. Herbes, feuillages, bourgeons, jeunes tiges d'arbres, tout disparaît sous leur dent meurtrière. Certains physiologistes de marque, y compris l'illustre Pasteur, ont essayé d'inoculer à ces enragés quadrupèdes des maladies contagieuses, dans l'espoir de voir la race entière irrémissiblement contaminée par les virus les plus redoutables... Espérances déçues. Les lapins se sont montrés réfractaires ou bien ont-ils flairé le piège ? Qui saurait le dire ? Toujours est-il que les ravages ont continué, et si bien, que des voyageurs nous racontent — n'est-ce point

un conte ? — que poussés par la faim qui les dévore, ces lapins d'Australie rompant avec toutes les habitudes de la race et en dépit même de leur conformation, ont récemment appris à grimper aux arbres, pour y brouter, parfois très haut, écorces et feuilles qu'ils ne trouvent plus en bas !... N'insistons pas et poursuivons.

Pendant longtemps, au cours des siècles écoulés, la chasse aux oiseaux étant demeurée impraticable, en raison de l'insuffisance des armes des chasseurs primitifs, les dits primitifs durent se contenter de dérober aux volatiles inabordables leurs œufs et leurs jeunes couvées. Eh bien, le croirait-on ? A l'heure qu'il est, cet usage s'est conservé dans les îles et sur les récifs des mers septentrionales, où diverses espèces d'oiseaux aquatiques viennent nicher en troupes considérables. Cette « chasse aux œufs » renouvelée des anciens, se comprend dans une certaine mesure étant donné le nombre des volatiles pondeurs, mais encore faudrait-il que les ravageurs — je parle ici des hommes — prélevassent avec une certaine modération les œufs frais pondus et les couvées qui leur font suite. Malheureusement, la modération ne fut à aucune époque la vertu des chasseurs. Seule, la dévastation est le procédé qui leur agrée. Loin de se contenter des œufs et des couvées, c'est aux oiseaux producteurs eux-mêmes qu'ils s'attaquent dans leur fureur imbécile ; aussi, voit-on disparaître rapidement certaines espèces lourdes qui, à peine se servent de leurs ailes, telles que pingouins et manchots que massacrent brutalement, à coups de bâton, les matelots ineptes qui débarquent sur ces terres septentrionales, menacées d'être à brève échéance transformées en déserts. L'une de ces malheureuses espèces, celle du grand pingouin dont les débris abondent dans les kjakken-maddinger danois, n'a plus que quelques rares représentants dans les mornes solitudes du Groenland.

Pour en revenir à l'histoire des divers gibiers qui ont attiré l'attention et allumé la convoitise des chasseurs anciens et modernes, il est à peine nécessaire de constater qu'en ce qui concerne la consommation des espèces granivores et insectivores, nous avons été dès longtemps devancés par nos prédécesseurs de tous les âges qui, outre les perdrix, cailles, alouettes, becs fins, bécasses, canards sauvages et autres gibiers d'exquise valeur, mangeaient en plus toutes sortes de rapaces, « horde damnable des brigands de l'air », comme les appelle Toussenel, dont l'aigle, le vautour, le faucon, le milan, la buse et autres bandits ailés constituent la haute aristocratie.

Nous sommes, aujourd'hui, beaucoup plus difficiles. Ce n'est qu'aux pièces délicates que s'attaquent nos modernes Nemrod... Pourquoi faut-il ajouter qu'ils mettent, dans ces chasses, toute la rage d'extermination que nous avons déjà constatée et que nous aurons à déplorer au cours de notre dramatique histoire ? Le chasseur moderne possède une telle puissance destruc-

tive, grâce à ses armes perfectionnées, qu'on a dû protéger ses victimes par des règlements de natures diverses, sans quoi seraient bientôt anéanties, non seulement certaines espèces, mais encore les races entières qui constituent ce qu'on appelle en termes cynégétiques le gibier de poil et de plume.

Que l'on en juge par quelques chiffres. En 1883, il a été délivré en France 372.825 permis de chasse. Comme on peut évaluer au double le nombre des braconniers qui s'en passent, le gibier a été ainsi assailli par plus d'un million d'adversaires, si bien qu'étant faite la défalcation des coups de fusil demeurés inoffensifs, par suite de la maladresse des tireurs inexpérimentés, l'on peut, pour une seule année, évaluer à 40 millions de francs, le montant des victimes de cette effroyable chasse qui n'a été, en 1883 — ce qu'elle est du reste au cours de chaque année — rien moins qu'un massacre légalement organisé... Et je vous demande, en présence de semblables résultats, s'il est possible qu'une société dite civilisée gaspille avec une plus stupide imprévoyance les richesses que nous fournit la nature.

Et encore, si nous avions tout dit. Mais combien de tristes constatations nous reste-t-il à faire. Nous avons dit que le désir de se procurer des aliments fut le premier objectif et la cause déterminante de l'industrie chasseresse ; mais d'autres besoins non moins impérieux sont venus s'ajouter à ceux qu'éprouva primitivement l'homme qui, privé de toute arme, souffrait d'une éternelle faim. Manger, c'était fort bien ; mais il fallait encore se vêtir et dès lors commença l'exploitation d'une autre espèce de gibier désigné, plus tard, dans son ensemble, sous le nom « d'animaux à fourrures ».

Au cours de la période sauvage, l'emploi des peaux de bêtes se généralisa d'assez bonne heure, aussi en retrouve-t-on la trace chez tous les peuples primitifs. Ce n'était pas seulement pour en confectionner des vêtements qu'ils utilisaient les dépouilles des animaux abattus, ils s'en faisaient encore des chaussures, des couches, des couvertures, des sacs, les découpaient en lanières pour s'en faire des ceintures ou des cordes... autant de choses que nous voyons encore de nos jours, dans l'accoutrement des Esquimaux emmitouflés sous leurs peaux de phoques.

Lorsque les troupeaux d'animaux domestiques fournirent à l'homme une quantité suffisante de toisons et de cuir, les peaux d'animaux sauvages perdirent de leur importance. Toutefois, leur rareté relative les mit à la mode, on fit des objets de luxe et d'autant plus que certaines d'entre elles sont d'une beauté remarquable. Dans les régions septentrionales où la rigueur des saisons rend les fourrures mieux fournies et plus fines, les pelleteries sont non seulement article de commerce, mais encore article d'échange, si bien que depuis une époque relativement récente où se sont étendues et multipliées les relations commerciales, la chasse aux animaux à fourrures a pris un développement considérable.

Les anciens Hébreux commencèrent par utiliser les peaux de blaireaux. Ils en couvraient le tabernacle du temple, en même temps qu'ils les employaient pour la confection de chaussures de luxe. Au moyen âge, le chamois des Alpes alimentait une industrie spéciale à laquelle est resté le nom de *chamoiserie*. Un autre animal avidement recherché fut le castor dont la fourrure fine, moelleuse et souple fut d'autant plus appréciée que devenait plus rare le précieux quadrupède qui la fournissait. Cette espèce intéressante à divers titres abondait, autrefois, dans les cours d'eau de l'Amérique, de l'Asie et de l'Europe.

Les historiens nous racontent que parmi les équipages de chasse de Charlemagne, figuraient des officiers spécialement affectés à la chasse du castor. On sait, d'autre part, qu'à Paris même, la petite rivière de Bièvre qui, devenue cloaque nauséabond, finira bientôt par disparaître sous les voûtes dont on la recouvre, doit son nom aux castors qui y multipliaient, au moyen âge, leurs étonnantes constructions et dont le vieux nom de *bièvre* est resté attaché au cours d'eau qu'ils affectionnaient. Est il besoin d'ajouter que cette remarquable et précieuse espèce si ardemment pourchassée pendant des siècles, a complètement disparu dans l'ancien monde et devient rare même au Canada qui nous approvisionne encore de ses dépouilles, mais en quantités de moins en moins abondantes.

Peut-on s'en étonner, du reste, quand on songe à la destruction formidable et vraiment criminelle opérée, depuis un demi-siècle tout au moins, dans certaines régions de l'Amérique septentrionale.

Écoutez ce que nous disent les statisticiens. Au cours des trois années 1834, 1835 et 1836, la Compagnie de la baie d'Hudson a livré au commerce les peaux de 260.000 castors, 2.644.000 rats musqués, 286.000 martres, 70.000 oisons, 19.000 loups, 20.000 ours, 53.000 loutres, 50.000 renards, 2.000 blaireaux et enfin en 1845, l'on a vendu, sur le marché d'Hobarttown, en Australie, 100.000 peaux de kanguroos.

Arrêtons-nous ici. Ce n'est pas sans une sorte d'indignation que l'on trouve, dans les tableaux d'une statistique déjà vieille, les chiffres de cette énumération vraiment scandaleuse et qui, certes, n'ont pas diminué, depuis l'époque où ils ont été établis. Et l'on s'étonne, après de semblables constatations, que les races s'éteignent et l'on parle de la supériorité de la civilisation moderne sur la sauvagerie des primitifs, mais où donc pourrait-on trouver, ailleurs que chez ces prétendus civilisés, rapacité plus néfaste et plus extravagante imprévoyance.

Or, nous voilà contraint d'en fournir de nouvelles preuves. Une autre proie que l'on pourchasse avec la même intelligence, c'est l'éléphant. La seule chose que l'on retire de cet énorme pachyderme, c'est l'ivoire de ses défenses, précieuse substance mise en œuvre dès les époques les plus re-

culées. Au début même de l'âge historique, on savait sculpter l'ivoire et en faire d'admirables incrustations, en Égypte, en Assyrie et dans l'Inde. Homère fait allusion à certains travaux de marqueterie, où figuraient de nombreuses plaques d'ivoire.

A l'époque la plus brillante de l'art grec, la sculpture *chryséléphantine* (or et ivoire) y jouissait de la plus grande célébrité. C'est en ces matériaux de si haute valeur que Phidias tailla ses deux chefs-d'œuvre par excellence : la *Minerve du Parthénon* et le *Jupiter d'Olympie*. Les artistes du moyen-âge et de la renaissance sculptèrent également l'ivoire, comme le font, de nos jours, avec une dextérité merveilleuse, les Chinois et les Japonais. Chez nous, aussi, se trouvent des tourneurs et des sculpteurs qui confectionnent en cette matière une foule de menus ouvrages plus ou moins artistiques.

Ce que nous avons dit, plus haut, concernant l'extermination des animaux à fourrure peut s'appliquer à la race des éléphants que menace une destruction dont l'échéance est facile à prévoir. Dès la fin du XVIIIe siècle, l'Angleterre qui entassait dans ses entrepôts la presque totalité de l'ivoire qu'emploient les peuples civilisés, emmagasinait annuellement quelque chose comme 190.000 livres, qui, à 60 livres en moyenne par défense, représentaient approximativement le produit de 1.600 éléphants mâles sacrifiés chaque année. En 1863, ce stock déjà prodigieux s'élevait à un million de livres correspondant au massacre de plus de 8.000 éléphants.

Qu'est-il résulté de cette destruction formidable ? C'est que l'espèce de ces pachydermes autrefois si répandue dans tout le nord de l'Afrique — où, suivant Pline et Strabon, des défenses d'éléphants étaient plantées en terre, en manière de palissades dont se servaient les bergers pour parquer leurs troupeaux — décroît, depuis quelques années, avec une inquiétante rapidité, bien que la cherté croissante de ces défenses dont la précieuse matière ne se vend pas moins de 25 francs le kilogramme, ait amené les consommateurs à exploiter l'ivoire fossile des anciens mammouths qu'on a trouvés ensevelis dans les terres glacées de la Sibérie et dont les débris ont fourni jusqu'à ce jour, plus de 40.000 livres par an.

Ajoutons quelques mots concernant l'emploi des dépouilles de certaines espèces plus petites diversement utilisées. Les « soies » du sanglier servent à la confection de brosses de formes et d'usages variés. Les poils soyeux du blaireau sont employés pour la fabrication de pinceaux employés par les peintres. D'autre part, les plumes de certains oiseaux sont recherchées pour des usages dont la nature varie suivant les besoins et les goûts de ceux qui les emploient. La plupart des sauvages en empennent leurs flèches, dans le but d'en rectifier le tir et d'en augmenter la portée, tandis que certains d'entre eux, guerriers ou chefs de clans, s'en font des ornements, s'en tres-

sent des couronnes ou des diadèmes que rehaussent d'aigrettes les plumes les plus longues et les plus brillamment colorées.

Bizarres coquetteries de sauvages, direz-vous, et nous donc, nous sommes-nous affranchis de ces puériles fantaisies ? La mode des plumes, employées comme objets de parure, est une de celles que se sont hâtés d'adopter les peuples civilisés. Parmi elles, sont classées au premier rang, les admirables plumes d'autruche que nous fournit l'Afrique, en nombre tel qu'on les évalue à la jolie somme de 25 millions de francs, tout au moins. Et combien d'autres oiseaux sont nos tributaires dans cet abandon des plus beaux ornements dont les a parés la nature. Une cigogne du Sénégal nous donne ses *marabouts*, le héron, ses aigrettes, le faisan de Sumatra, ses plumes de cuivre et d'or aux splendides reflets métalliques, l'oiseau de paradis, enfin, les longues pennes de sa lyre élégante... Sans parler d'oiseaux plus petits, pinsons, chardonnerets et loriots habitant nos campagnes européennes dont le plumage, quelque brillant qu'il soit, est écrasé par l'éclat des colibris et des oiseaux-mouches étincelant dans les clairières des forêts d'Amérique, comme des pierreries vivantes qui seraient munies d'ailes.

Les mers boréales nous fournissent d'autres oiseaux que nous dépouillons de leur moelleux duvet, tels que l'oie sauvage, le cygne et l'eider dont l'édredon si précieux n'a guère été connu en France que vers la fin du XVII[e] siècle. N'oublions pas d'autre part — ce qui serait ingratitude pure — que pendant plus de quinze cents ans, les plumes à écrire nous ont été fournies par l'oie domestique, le cygne acclimaté et parfois même par le corbeau vulgaire.

Un dernier mot nous reste à dire sur certains parfums, plus violents que suaves, que fournissent — à leur corps défendant — la civette d'Afrique et le chevrotain porte-musc des régions thibétaines. Une autre excrétion assez rare que produit le castor et nommée en conséquence *castoreum*, figurait dans l'ancienne pharmacopée à titre d'antispasmodique.

(*A suivre.*)

ED. GRIMARD.

A CAMILLE FLAMMARION

A l'occasion du cinquantenaire de la publication de son livre :

La Pluralité des mondes habités.

CHER ET TRÈS ÉMINENT MAÎTRE,

Quand je signai, il y a plus de quarante ans, la première de mes pages dans cette revue, ce fut avec un nom d'étoile. Vous aviez déjà commencé à populariser la plus magnifique des sciences, l'astronomie, par d'éloquents ouvrages que je dévorais avec enthousiasme ; et, pour dissimuler mon obscure personnalité, je n'avais rien trouvé de plus séduisant en même temps que de plus modeste — puisqu'il y en a qui signent avec trois étoiles — que d'en choisir une seule, dont vous m'aviez fait connaître le caractère particulièrement variable, — par conséquent humain, — et qui s'appelle Algol.

C'est sous ce voile symbolique, mais peut-être encore un peu trop lumineux, que, perdu dans la foule de vos fidèles et reconnaissants disciples, je viens aujourd'hui, au nom de la *Revue Spirite* et de tous les spiritualistes qui veulent bien m'accepter — quoique très indigne — pour interprète dans la circonstance, saluer et célébrer le cinquantenaire de la publication de votre premier et mémorable ouvrage : *La Pluralité des Mondes habités.*

J'étais bien jeune encore — il y avait cinq ou six ans qu'il était publié — quand je le lus pour la première fois. Comme sur tant d'autres, il produisit sur moi une impression profonde. Il me semble que, devant mes yeux éblouis s'ouvrait un épais et gigantesque rideau, découvrant, sur une scène sans limites, un ciel tout peuplé de myriades de nébuleuses, peuplées elles-mêmes chacune de myriades de soleils et planètes de diverses grandeurs et de multiples couleurs, et d'où s'élançait vers la cime des cimes, vers le Dieu indéfinissable, infini, éternel, dans une souveraine et indicible harmonie, l'immense concert des êtres et des âmes sans nombre, parvenus à tous les degrés de splendeur et de perfection. — J'avais entrevu le vrai !

Depuis lors, je me suis fait souvent cette réflexion, que l'homme est à la fois aussi prodigieusement petit qu'il est prodigieusement grand : prodigieusement petit par rapport à l'univers qui l'enveloppe de toutes parts, et prodigieusement grand pour avoir pu embrasser, dans son étroit et faible cerveau, l'incomparable grandeur de son infini domaine et de ses immortelles et divines destinées.

Alors qu'il n'était pas question de spiritisme, Jean Reynaud, l'illustre ami des Legouvé, Pierre Leroux, Carnot et aussi le vôtre, avait publié son livre fameux, *Terre et Ciel*, dans lequel il admet le progrès indéfini de l'âme, et,

comme conséquence de ce progrès, la nécessité de la pluralité des existences démontrée par les divers états de l'homme sur la terre.

Un peu plus tard, avec Allan Kardec, qui fut lui aussi votre maître et ami, était apparue ou plutôt avait reparu — mais considérablement enrichie — cette admirable doctrine de nos pères les Gaulois, qui enseigne la réincarnation des âmes dans la pluralité des existences, en même temps que les lois de progrès, d'égalité, de justice, d'amour et de charité.

Presque à la même heure où votre œuvre paraissait, André Pezzani, éloquent avocat et éminent philosophe spirite, publiait de son côté son beau livre : *La Pluralité des existences*.

Cette pluralité des existences, affirmée par le sentiment et la raison, appelait une autre affirmation, un corollaire, qu'on ne pouvait demander qu'à l'astronomie: la pluralité des mondes habités, car on se rendait bien compte qu'aux âmes innombrables il faut des demeures innombrables, et que la Terre seule est tout à fait impuissante à réaliser les desiderata immortalistes même les plus modestes. Mais l'astronomie, toute hérissée de chiffres et de formules arides, n'était pas, encore au milieu du siècle dernier, une science aisément abordable. Sans doute, Arago avait fait paraître une *Astronomie populaire ;* mais l'illustre savant, bien qu'il fût Directeur de l'Observatoire, devait être certainement plus connu comme homme politique que comme astronome. Les gens même cultivés avaient des teintes plus ou moins vagues de l'astronomie élémentaire; et, d'une façon générale, aussi bien dans l'école que dans la société et la famille, l'importance et la grandeur de cette science magnifique étaient presque entièrement méconnues. On admettait bien l'immensité de l'univers stellaire, on n'ignorait pas qu'il y avait des planètes plus grosses et d'autres plus petites que la terre ; on savait même que des philosophes avaient discuté de leur habitabilité, mais c'était un problème auquel, par une inconcevable apathie, on restait à peu près indifférent.

Il fallait, cher Maître, que vous vinssiez avec votre science, votre style enchanteur et votre génie particulièrement apte à rendre simples et attachantes les connaissances les plus abtraites, pour démontrer que la Pluralité des mondes habités est une doctrine à la fois scientifique, philosophique et religieuse de la plus haute importance.

C'est ainsi que, armé du télescope, vous avez découvert à nos regards émerveillés les magnificences de notre système planétaire et discuté les causes astronomiques d'habitabilité et d'inhabitabilité de chacun de ses mondes, et que vous nous avez prouvé que, par son excessive exiguïté, la Terre « n'ajoute qu'une fleur bien pâle et bien pauvre au riche parterre de la création, et que l'univers physique ne perdrait pas plus de sa disparition qu'elle ne perdrait elle-même de la disparition d'un grain de blé ou d'une goutte d'eau ».

Et vous êtes allé plus loin... A notre soleil et ses planètes vous avez fait se succéder dans un tableau grandiose, d'abord les soleils et planètes de la Voie lactée, cette nébuleuse où les étoiles se comptent par millions et dont notre système solaire n'est qu'une unité bien insignifiante, et ensuite des légions d'autres nébuleuses aussi peuplées et plus peuplées encore que celle-ci ; et partout, partout vous nous avez montré la Vie, une vie intense, exubérante, une vie triomphante, chantant dans l'Infini l'éternel hosanna à l'« Être sublime qui occupe le sommet de la perfection, ou pour mieux dire, qui est la perfection même, et vers lequel la destinée de toute âme humaine est de s'élever sans cesse » (1).

A vous qui nous avez raconté la gloire des Cieux, de même que les Cieux racontent la gloire de Dieu, comment ne témoignerions-nous pas notre profonde reconnaissance ? Vous-même, vous n'avez pas oublié vos glorieux maîtres : les Jordano Bruno, Campanella, Copernic, Galilée, Képler, Newton, Fontenelle, les Arago, Huygens, John et William Herschel, Humboldt, Lalande, Milton, Jean Reynaud, etc., nous, spirites et spiritualistes, nous ne vous oublierons pas non plus, cher et très éminent maître, et c'est avec joie, avec fierté, avec bonheur que nous nous unirons aujourd'hui à tous vos admirateurs, à tous vos disciples pour fêter, en même temps que le vingt-cinquième anniversaire de la Société astronomique de France, dont vous fûtes le créateur et dont vous êtes encore l'âme, le cinquantenaire de votre *Pluralité des mondes habités*, ce livre qu'Allan Kardec — vous l'avez dit vous-même sur sa tombe — prit en main dès son apparition pour le poser de suite à la base de l'édifice doctrinaire qu'il rêvait.

Après ce livre, qui fut le point de départ d'une étonnante autant qu'admirable production, et qui eût suffi à la gloire de plus d'un de vos savants confrères, vous nous avez donné *Les Mondes imaginaires et les Mondes réels ;* quelques années plus tard, vous avez « essayé d'exposer l'harmonie des Mondes, des êtres et des choses, en écrivant *Dieu dans la nature*, et plus tard un voyage de l'Esprit à travers les régions célestes, dans les *Récits de l'infini* et l'histoire de *Lumen* ». Quinze ans après *La Pluralité des mondes habités*, vous avez fait paraître *Les Terres du Ciel*, où la thèse proposée dans votre premier ouvrage est grandement développée et absolument confirmée. Puis vous avez écrit *Les derniers jours d'un philosophe, Uranie, Stella, L'Inconnu et les problèmes psychiques ;* dans le domaine astronomique et scientifique, *L'Atmosphère*, les *Contemplations scientifiques*, et d'autres, d'autres encore dont jamais la Presse ne s'est lassée de faire l'éloge, et que jamais non plus le Public ne s'est lassé de lire, tout près de cinquante ouvrages,

(1) Nous pensons que rien ne pourra donner une plus juste idée de votre œuvre que les quelques pages que nous en reproduisons dans le présent numéro.

sans compter votre *Annuaire astronomique et météorologique*, qui a vu cette année son quarante-septième volume ! Et vous ne vous arrêterez sans doute pas là si, comme nous le souhaitons bien vivement, vous suivez jusqu'au bout l'exemple de votre illustre émule et devancier, Fontenelle, qui remplit de son nom et de ses œuvres deux moitiés de siècles.

En terminant, nous rappellerons que vous nous avez conté quelque part, que vous aviez trouvé dans votre nom comme un présage de vos goûts, de vos aptitudes et de votre destinée, comme l'indication d'une mission particulièrement élevée. *Flamma Orionis*, disiez-vous — Flamme d'Orion, comment ne t'aimerais-je pas? — Vous aviez raison, et nous aussi nous l'aimons cette magnifique constellation, cette « Californie » de notre ciel, ainsi que vous l'avez appelée, la plus riche en étoiles brillantes, et qui « recèle encore pour les initiés des trésors que nul ne saurait offrir » ; nous l'aimons, et nous ne pouvons nous empêcher, chaque fois que nous la contemplons, de penser à vous, cher et très éminent maître, de vous adresser notre plus sincère et plus fraternel hommage, et de bénir avec vous le Dieu des étoiles, qui nous envoie des messies et des maîtres pour nous enseigner l'immortalité des âmes, la grandeur de nos destinées, la pluralité des existences, la pluralité des mondes et enfin l'universelle solidarité des mondes et des âmes dans le progrès et dans l'amour infinis.

ALGOL.

EXTRAITS CHOISIS

La pluralité des mondes habités

Par Camille Flammarion (1).

Nous donnons ci-après des extraits des livres IV et V de la seconde édition de cet ouvrage que publia l'illustre astronome en 1864. C'est la 41e édition qui paraît en ce moment.

Les cieux

La Vie universelle ! Voilà ce que la Nature nous enseigne par cette voix intime et puissante à la fois qu'elle parle en tout lieu du monde, — par cette voix qui traverse les espaces et se fait entendre par delà les cieux aux habitants de toutes les terres planant dans l'étendue, — par cette voix qui s'adresse

(1) En vente à la Librairie Spirite, prix 3 fr. 50, franco 3 fr. 85.

à l'âme, et que tous les hommes créés peuvent entendre... Il est admis maintenant, nous l'espérons du moins, que la pluralité des mondes ne peut pas ne pas être, et si l'on ne peut certifier que *tel* ou *tel* monde spécialisé soit *aujourd'hui* nécessairement habité, il faut du moins admettre, en thèse générale, que l'habitation des mondes est leur état normal. Mais il est une considération plus générale que les précédentes, qui doit venir maintenant les couronner et les confirmer. Le *microscope* nous a révélé que la puissance créatrice a répandu la vie en tous lieux sur la Terre, et qu'au-dessous du monde visible il y a des êtres jusqu'à la plus extrême petitesse; le *télescope* va nous apprendre qu'il est impossible à notre esprit d'embrasser toute l'étendue de cette puissance; et que, selon la parole de Pascal, nous aurions beau enfler nos conceptions au delà des espaces imaginables, nous n'enfanterions jamais que des atomes au prix de la réalité. Voici, en effet, le tableau le plus magnifique que puissent admirer nos regards, le spectacle le plus imposant dont il soit donné à l'homme d'être témoin : celui de l'IMMENSITÉ DES CIEUX!...

Chaque étoile du ciel est un soleil brillant de sa propre lumière. On a mesuré l'intensité lumineuse des étoiles les plus rapprochées, et l'on a constaté que quelques-unes, comme Sirius, sont beaucoup plus radieuses et plus volumineuses que notre Soleil; transporté à la distance qui nous sépare de Sirius, l'astre splendide de nos jours offrirait à peine l'apparence d'une petite étoile de troisième grandeur.

Si notre système solaire est un type général dans l'ordre uranographique, ce qui est de la plus haute probabilité, ces vastes et brillants soleils sont autant de centres de magnifiques systèmes, dont quelques-uns sont semblables au nôtre, dont d'autres peuvent lui être inférieurs, et dont un grand nombre lui sont supérieurs en étendue et en richesses planétaires. Si une telle disposition de mondes autour d'un astre illuminateur n'est pas répétée près de tous les soleils de l'espace, nous devons être certains, toutefois, que ceux-ci n'en sont pas moins autant de foyers d'une vie active, manifestée sur des mondes inconnus, autant de centres de créations étrangères à celle que nous connaissons, mais grandes, admirables, sublimes, comme tout ce qui germe dans les sillons creusés par la main de la Nature.

Il serait beau d'embrasser sous le regard illimité de notre âme cette immensité prodigieuse où rayonnent les créations de l'éther; il serait beau de donner le dernier coup au petit firmament des anciens, et, nous dépouillant à jamais de l'antique illusion qui nous montrait les étoiles tournant à une égale distance autour de nous, de traverser par la pensée les espaces sans cesse renouvelés où se succèdent les mondes stellaires. Nous allons essayer ce voyage.

Il nous faut d'abord, pour cela, considérer notre système planétaire comme une petite flotte d'embarcations, voguant isolée au sein d'un vide immense;

et savoir que l'étoile la plus voisine est éloignée de plus de 7.500 fois le rayon de ce système, rayon égal à 1.147.528.000 lieues...

C'est la distance de l'étoile la plus voisine, *α du Centaure*, de la seule qui soit un peu rapprochée de notre système. Parmi celles qui viennent ensuite, et dont la distance est connue, la plus proche, *la 61e du Cygne*, est à 589.300 fois la distance de la Terre au Soleil, la troisième, *Véga*, est éloignée de 785.600 fois cette distance ; la quatrième, *Sirius*, est à 52 trillions de lieues d'ici ; une autre, *l'étoile polaire*, à 73 trillions 948 milliards ; une autre encore, *la Chèvre*, à 170 trillions, 392 mille millions de lieues.

Ce sont là les étoiles *les plus voisines*, celles qui se trouvent dans le même lieu de l'espace que nous. Quant à la totalité des autres, aux millions de millions qui peuplent l'étendue, il nous est mathématiquement impossible de prendre aucune base pour mesurer leur éloignement, la plus grande dont nous puissions disposer, le diamètre de l'orbite terrestre, étant infiniment petite comparée à cet éloignement...

...En prenant pour mesure la vitesse de la lumière (*soixante-dix mille lieues par seconde*) nous dirons que le rayon lumineux envoyé par la Polaire ne nous arrive que 31 ans après son émission, et que celui envoyé par la Chèvre marche pendant 72 ans avant de nous parvenir : qu'au delà de ces astres voisins la durée du trajet est de plus en plus grande ; que pour les dernières étoiles visibles avec le télescope de trois mètres ce trajet ne saurait s'effectuer en moins de 1.000 ans, et pour les dernières visibles avec le télescope de six mètres, en moins de 2.700 ans ; nous dirons enfin qu'il est des étoiles dont la lumière ne nous parvient qu'après 5.000, 10.000, 100.000 années, toujours en s'avançant incessamment avec une rapidité de 70.000 lieues par chaque seconde.

De tels nombres commencent à développer sous nos regards les panoramas immenses de l'infini, et à nous éclairer sur l'infime condition de la Terre, ce rien visible qui nous avait tant éblouis sur son importance personnelle. Ils nous disent en même temps que l'histoire de l'univers astral se déroule, gigantesque, sans que nous en connaissions le premier mot, perdus comme nous le sommes sur notre station isolée. Les rayons lumineux qui nous arrivent des étoiles nous racontent l'histoire ancienne d'un monde infini de créations dont l'histoire présente est inconnue à cette pauvre Terre. Supposons, par exemple, que le magnifique Sirius s'éteigne aujourd'hui même par une catastrophe quelconque, la lumière mettant 22 ans à nous venir de cet astre, nous le verrions encore pendant 22 ans à ce même point du ciel d'où il serait, en réalité, disparu depuis longtemps. Si les étoiles étaient anéanties aujourd'hui, elles brilleraient néanmoins encore pendant plusieurs années, plusieurs siècles, plusieurs milliers d'années sur nos têtes ; et il est possible que des étoiles dont nous nous efforçons présente-

ment d'étudier la marche et la nature, *n'existent plus* en réalité depuis le commencement du monde (du monde terrestre) ! Non, nous ne connaissons pas l'histoire passée de l'univers ; nos rapports avec ces astres resplendissants qui étincellent dans l'éther se bornent à quelques rayons que l'on a pu mesurer pour les plus proches ; tout le reste nous est dérobé par la distance. Les transformations perpétuelles de la création s'effectuent sans qu'il nous soit possible de les étudier ni de les connaître ; des mondes naissent, vivent et meurent ; des soleils s'allument ou s'éteignent ; des humanités grandissent et marchent vers leurs destinées diverses ; l'œuvre de Dieu s'accomplit : nous, nous sommes emportés comme les autres dans l'éternel abîme sans rien savoir...

...Disons maintenant que la plus grande partie des étoiles que nous voyons dans le ciel, et notamment celles qui appartiennent à la *Voie lactée* ou qui se trouvent dans les régions voisines, forment un même ensemble, un même groupe, désigné en astronomie stellaire sous le nom de *nébuleuse*. Notre Soleil, — et conséquemment la Terre avec les autres planètes, — appartient lui-même à cette énorme agglomération d'astres semblables à lui, agglomération dont les couches équatoriales se projettent dans notre ciel sous la forme d'une vaste traversée lumineuse faisant le tour de la sphère étoilée ; il est situé vers le milieu de cette couche d'étoiles, non loin de la région où elle se bifurque en deux branches ; il occupe ainsi une partie centrale dans la Voie lactée. Si l'on veut savoir combien il y a de soleils dans ce seul plan équatorial vers le milieu duquel nous sommes, nous dirons qu'en *jaugeant* cette portion du ciel à l'aide de son grand télescope, William Herschel voyait passer dans le court intervalle d'un quart d'heure, et dans un champ de quinze minutes de diamètre (le quart de la surface apparente du Soleil), le nombre prodigieux de 116.000 étoiles ; et qu'en appliquant ses calculs à la totalité de la Voie lactée, il ne lui trouva pas moins de *dix-huit millions de soleils*. C'est le nombre que l'on a compté dans la couche équatoriale de la nébuleuse, dont notre Soleil n'est qu'une unité bien insignifiante, et dans laquelle notre Terre et toutes les planètes sont invisiblement perdues...

...Cette nébuleuse n'est que l'humble compagne d'une multitude d'autres non moins splendides, qui constellent aussi brillamment et plus brillamment peut-être les régions éthérées. Il y a dans le ciel un grand nombre de voies lactées semblables à la nôtre, éloignées à de telles distances qu'elles deviennent imperceptibles à l'œil nu...

...L'espace est parsemé de nébuleuses tellement éloignées de la nôtre, malgré l'étendue incommensurable qu'elles occupent chacune, que la lumière des soleils qui les composent ne peut arriver jusqu'à nous qu'après des millions d'années de marche incessante de 70.000 lieues par seconde, et que les instruments les plus perfectionnés ne nous les montrent que sous la

forme de lueurs blanchâtres perdues au fond de cet espace insondable...

... Les dernières nébuleuses que peut atteindre l'œil perçant du télescope et qui sont perdues, pâlissantes et diffuses, dans un éloignement incommensurable, gisent aux limites extrêmes des régions visitées par nos regards, et semblent terminer à ces confins les célestes merveilles. Mais là où s'arrête notre vue, aidée même des secours les plus puissants de l'optique, la création se déroule encore majestueuse et féconde, et là où s'abat l'essor de nos conceptions fatiguées, la nature, immuable et universelle, déploie toujours sa magnificence et sa parure.

Tout autour de la Terre, au delà de l'espace où se sont perdus les regards étonnés des mortels, par delà les cieux des cieux, le même espace se renouvelle, se renouvelant toujours ; à l'espace succède l'espace ; à l'étendue succède l'étendue ; le pouvoir créateur développe là comme ici le tourbillon incompréhensible de la vie, et incessamment, à travers les régions sans limites, sans élévation et sans profondeur de l'univers, se succèdent les Soleils et les Mondes... Nous pouvons aller comme cela à l'infini... Au delà des bornes les plus lointaines que notre imagination reculant sans cesse puisse assigner à cette nature inconcevablement productive, la même étendue et la même nature existent toujours, sans aucune fin possible, et nous trouvons à l'infini, sinon un renouvellement de Mondes pleins de richesse et de vie, du moins un espace sans limites où ces fleurs du ciel peuvent éclore et s'épanouir : c'est l'empire de Dieu même, auquel nous ne pouvons trouver de bornes, vivrions-nous l'éternité pour pousser nos investigations au delà de toute expression imaginable !.....

... S'il nous était donné d'embrasser sous un coup d'œil général ces myriades de systèmes solaires, et si, nous avançant avec la vitesse de la lumière, nous traversions pendant des siècles de siècles ce nombre illimité de soleils et de sphères, sans jamais rencontrer nul terme à cette immensité prodigieuse où Dieu fit germer les mondes et les êtres ; retournant nos regards en arrière, mais ne sachant plus dans quel point de l'infini retrouver ce grain de poussière que l'on nomme la Terre, nous nous arrêterions fascinés et confondus par un tel spectacle, et unissant notre voix au concert de la nature universelle, nous dirions du fond de notre âme : Dieu puissant ! que nous étions insensés de croire qu'il n'y avait rien au delà de la Terre, et que notre pauvre séjour avait seul le privilège de refléter ta grandeur et ta puissance !

. . . . . .

L'humanité dans l'univers

... Nous savons que la Terre n'est qu'un astre obscur, et que son habitant n'est qu'un membre de l'immense famille qui peuple la création entière. Nous savons que des astres resplendissants s'éteignent solitairement un

jour ou l'autre, et que le monde ne change pas pour un événement aussi insignifiant que la mort d'un soleil, à plus forte raison pour la mort d'une petite planète comme la nôtre. Notre humanité tout entière serait détruite ce soir par un souffle mortel, qu'on ne s'en apercevrait pas sur les autres mondes, et qu'il n'y paraîtrait rien dans la marche journalière de l'univers.

Dès lors les Terres qui se balancent dans l'espace ont été considérées par nous comme des stations du ciel et comme les régions futures de notre immortalité. C'est là la Maison céleste de plusieurs demeures, et là où nous entrevoyons le lieu où sont parvenus nos pères, nous reconnaissons celui que nous habiterons un jour. Toute croyance pour être vraie doit s'accorder avec les faits de la nature. Le spectacle du monde nous enseigne que l'immortalité de demain est celle d'aujourd'hui et celle d'hier, que *l'éternité future n'est autre que l'éternité présente;* c'est là notre foi : notre paradis, c'est l'infini des mondes.

Aussi reconnaissons-nous avec un bonheur infini dans l'âme combien est grand le Dieu de notre adoration, et combien il est élevé au-dessus des créations de l'esprit humain. Du haut des sommets éternels où nous a portés la contemplation des cieux, la vanité de la Terre et des choses terrestres nous est apparue dans son état réel. Et les peuples qui s'égorgent pour la propriété d'un grain de poussière, et les hommes ambitieux qui rampent pour un peu d'or ou un peu de gloire, et les beautés passagères qui captivent nos cœurs et ravissent nos plus beaux jours, tout intérêt, toute affection terrestre a perdu son premier prestige pour nous apparaître dans sa grandeur relative. Tandis que les créatures venaient ainsi prendre chacune sous nos regards le rang qui leur appartient, le Créateur, au sein de sa majesté profonde, devenait plus grand à mesure que nos conceptions se développaient. Aussi nous croyons, sous l'inspiration de la vérité, comprendre mieux la splendeur divine en ne la définissant pas, en ne lui donnant pas de forme, en adorant seulement son éternelle présence, plutôt qu'en la rabaissant à nos conceptions grossières, et en prétendant la représenter sous les misérables images qui nous sont accessibles.

La destinée des êtres nous a paru de la sorte intimement liée à l'ordre physique du monde, car le système du monde physique est comme la base et la charpente du système du monde moral. Ce sont deux ordres de créations nécessairement solidaires. Nous devons voir tous les êtres qui composent l'univers reliés entre eux par la loi d'unité et de solidarité, tant matérielle que spirituelle, qui est une des première lois de la nature. Nous devons savoir que rien ne nous est étranger dans le monde, et que nous ne sommes étrangers à aucune créature, car une parenté universelle nous réunit tous. Ce n'est plus seulement l'attraction physique des mondes qui constitue leur unité ; ce ne sont plus seulement ces rayons de lumière, de chaleur, de ma-

gnétisme, qui resserrent tous les globes de l'espace en un seul réseau ; ce ne sont plus seulement les principes universels de la vérité qui établissent des liens indissolubles entre les humanités stellaires ; c'est une loi plus grande que les précédentes, c'est la loi divine de la famille. Nous sommes tous frères : la vraie patrie des hommes, c'est l'univers infini, auquel toutes les langues, par un accord merveilleux, ont donné le nom de *Ciel* — ciel physique et ciel spirituel...

... Pluralité des mondes, pluralité des existences : voilà deux termes qui se complètent et qui s'illuminent l'un l'autre. Nous pourrions apporter à l'appui du second les mêmes autorités, les mêmes arguments et les mêmes faits que nous avons rassemblés à l'appui du premier ; mais nous avons atteint le but de cet ouvrage en démontrant celui-ci. C'est au lecteur à interroger sa conscience dans la sincérité des recherches de bonne foi ; c'est à lui à délivrer son âme de toute entrave qui pouvait encore s'opposer à la manifestation entière de sa liberté ; c'est à lui à se confier au vol instinctif de cette âme, qui se portera d'elle-même vers les régions lumineuses de la vérité.

La doctrine de la Pluralité des mondes nous a conduits aux portes d'une croyance religieuse élevée sur le véritable système du monde ; la mission de ce livre n'est pas d'entrer dans l'arène et de discuter les éléments de cette croyance ; nous nous arrêterons donc ici, heureux et satisfait d'être venu jusqu'au domaine religieux, et d'en avoir ouvert les portes. L'Astronomie tient en main les clés de ce domaine ; elle a posé les fondements de la philosophie de l'avenir : nous le reconnaissons avec enthousiasme, et nous remercions la Science de l'univers de nous avoir conduits jusque-là. Mais ce n'est pas à cette Science de bâtir les côtés de la métaphysique ; des philosophies sont déjà venus qui se sont imposé l'accomplissement de cette tâche, d'autres viendront bientôt qui continueront l'œuvre et chasseront les dernières ténèbres qui pèsent encore sur les vraies sciences de la théologie et de la psychologie (1)...

... Oui, notre doctrine porte en soi tous les caractères de la vérité naturelle ; de plus elle nous captive par sa beauté, elle est pleine d'onction, pleine de ravissements. Lorsque nous la contemplons, et lorsque nous nous laissons pénétrer par les idées qu'elle inspire, nous éprouvons ce bonheur que verse toujours en nous la contemplation de la nature, et nous sentons instinctivement en elle l'élément de la vie de notre âme. C'est une doctrine sainte qui donne à toute créature son rang véritable et qui en même temps ennoblit

(1) Ces prévisions de l'auteur ne tarderont pas à recevoir un commencement de confirmation. Au moment où nous mettons cette feuille sous presse, nous apprenons que M. l'avocat Perzani, lauréat de l'Institut, prépare un ouvrage, dans les vues qui viennent d'être si-gnalées, sur la *Pluralité des existences*. (*Note de l'éditeur.*)

tous les êtres devant notre foi. C'est une doctrine ineffable qui transfigure l'Univers et qui donne à notre esprit un nouveau sens par lequel il se met en communication avec tous les enfants de la nature. Elle est bien l'expression la plus belle et la plus grandiose de l'œuvre divine. Ce n'est pas un système élevé par la main des hommes, ni une théorie imaginée par la fantaisie capricieuse de nos esprits, elle n'a pas été inventée par les philosophes ni rêvée par les songeurs, elle n'a pas été *faite*, mais elle a été *trouvée ;* car elle est une vérité préexistante à nous. Elle est la parole qui tombe du ciel étoilé pendant la nuit obscure, et que toute âme bien disposée peut recevoir et comprendre...

... La concepti on de l'Unité des Mondes à laquelle nous nous sommes élevés nous permet enfin de sentir les liens mystérieux qui rattachent notre colonie aux autres colonies du céleste archipel ; elle est à la fois la base de nos croyances religieuses, la boussole indicatrice des points cardinaux, l'ouverture par laquelle nous entrevoyons la campagne éthérée où l'ardent essor de nos âmes les emportera dans l'avenir...

... Retournerons-nous maintenant dans l'ombre où nous dormions hier, et nous laisserons-nous retomber dans les abîmes du doute ? La lumière est là-haut qui brille : fermerons-nous les yeux pour ne pas la voir? Les astres parlent, et leur parole éloquente tombe jusqu'à nous : resterons-nous sourds à leur voix ? Soyons humbles pour mériter de comprendre l'enseignement de la nature, mais soyons sincères quand nous l'avons compris. Reconnaissons qui nous sommes, et proclamons-le hautement. S'il a fallu soixante siècles et plus, avant que les sciences exactes aient pu apporter les éléments de notre certitude, nous éclairer sur notre rang et nous permettre d'arriver à la connaissance de notre destinée ; s'il a fallu cette longue et sainte incubation des années pour animer du souffle de vie notre belle doctrine et en affirmer la vraie grandeur ; oh ! gardons-la précieusement, cette doctrine, comme une richesse de l'âme ; consacrons-la au Dieu des Étoiles ; et quand des nuits sublimes, nous enveloppant de magnificences, allumeront à l'orient leurs constellations diamantées, et rouleront, mystérieuses, sur l'essieu divin... à travers l'immensité des Mondes, parmi les cieux stellifères, sous le voile argenté des nébuleuses lointaines, dans les profondeurs incommensurables de l'infini, et jusque par delà les régions inconnues où se développe l'éternelle splendeur... saluons ! mes frères, saluons tous : ce sont les Humanités nos sœurs qui passent !

CAMILLE FLAMMARION.

Spiritisme et Science

L'expérimentateur vient à ses séances, avec l'idée préconçue de ce qui va arriver; le sceptique, pour démasquer la fraude, persuadé qu'il est d'avance que c'est un truc. Il est évident que nous n'incriminons pas les hommes de science, de vouloir en imposer à l'esprit de ceux qui sont novices dans ces expériences.

Mais la preuve de la manifestation, la clarté et la netteté mêmes du message qui est donné, et la constatation authentique d'une identité bien distincte, ont été concluantes, dans tous les cas. Ce qu'il faut donc chercher à établir, c'est de procurer la possibilité de la communication entre les deux mondes. C'est parce que la manifestation a pris naissance dans l'au-delà au lieu de se produire dans notre monde, que les hommes de science ne peuvent pas trouver la solution du problème. Ils ne sont pas en position de savoir quels sont les rapports qui existent entre l'esprit et la matière, quand l'esprit est délivré de sa forme corporelle. Vous ne savez pas quels sont les obstacles que l'esprit peut vaincre et qui vous paraissent insurmontables; ce qui vous semble solide, il peut le dissoudre, le désagréger; ce qui est de la matière pour vous, n'est pour lui qu'une ombre.

Les Esprits nous disent qu'ils peuvent entrer dans un bâtiment quelconque, et en sortir en passant par les murs; qu'il n'y a pas de désagrégation des murs faite par eux, dans ce phénomène. En d'autres termes, que le rapport qui existe entre eux et la matière, n'est pas physique comme le nôtre. Quels que puissent être, dans un sens abstrait, vos rapports mentalement ou spirituellement, vous n'êtes pas en possession ici de cette force. Vous ne savez pas ce que vous pourriez faire indépendamment de cette loi organique, si on vous l'avait enseigné, et vous en savez encore bien peu de chose. Vous vous servez de la force de votre volonté, et vous êtes incapables de soulever une paille, comme le peut l'esprit; et l'analyse la plus minutieuse faite par la science, n'est pas parvenue à nous faire connaître les forces avec lesquelles l'esprit agit.

Si l'on admet qu'il y a des forces autres que l'électricité, et qui sont beaucoup plus subtiles que l'électricité l'est par égard à la force physique dont vous disposez en soulevant un objet, dès lors il doit être vrai qu'il y a des vibrations de la matière, des qualités de la matière dont vous n'avez aucune connaissance, qui sont beaucoup plus fines que les vibrations électriques sont supposées l'être, que la force du levier avec lequel votre main déplace un objet.

Son importance. — L'importance principale des manifestations est de dé-

montrer que la mort n'existe pas et que les liens qui unissaient l'esprit à notre monde ne sont pas brisés quand il passe dans l'au-delà. Puisque tel est le but, il en résulte que tout est secondaire, que le fait scientifique n'a pas de valeur essentielle, en dehors de ce qui le concerne. Qu'en outre, les lois de l'intelligence sont celles qui régissent les manifestations; et que, quelles que soient les lois de l'esprit désincarné agissant sur la matière, ce sont des lois qui ont rapport aux phénomènes du spiritualisme; et précisément parce qu'elles émanent d'une intelligence distincte, on ne peut pas les rattacher à une règle distincte d'action. Il vous est impossible de savoir que les manifestations auront lieu, dans un temps déterminé sous des circonstances définies. Aucun médium, quelle que soit sa force de médiumnité, ne peut affirmer qu'il produira ou non des manifestations, à moins que l'esprit qui en est l'auteur ne le dise.

Ces considérations ouvrent au domaine de la science un nouveau champ d'observations, soit qu'il y ait dans la matière une série de lois dont elle n'a aucune conscience ; soit que l'esprit agisse sur la matière, quand il est séparé de son organisme physique, d'une manière toute différente qu'il ne le fait quand il en est revêtu ; ce qui paraît être d'après tout ce que nous en savons.

Il est à *remarquer que jamais les phénomènes n'ont lieu, sans que l'esprit se manifeste avec l'aide d'un médium.* Mais si le médium veut produire un phénomène, sans l'intervention de l'esprit, il a recours à la fraude, qui ne doit pas être confondue avec la médiumnité. Nous concluons et nous disons que les rapports qui existent entre l'esprit et la matière, ne peuvent pas être considérés comme étant scientifiques, parce que ces rapports commencent là où la science cesse ; c'est un domaine de l'univers où la science ne peut prétendre entrer ; et dont l'accès n'est possible qu'à ceux qui se détachent du monde de la matière.

Le domaine de l'esprit. — Le domaine de la vie spirituelle et de la lumière qui est en nous, autour de nous et au-dessus de nous, est un domaine qui lui est propre. On ne peut y pénétrer qu'avec ses propres instruments, on ne peut en faire l'étude qu'avec la perception spirituelle. De même que l'astronome ne se sert pas d'un microscope pour observer les étoiles et qu'il ne met pas les astres dans le creuset du chimiste, mais que c'est le télescope qui est l'instrument qui sert à l'étude de l'astronomie, de même, nul ne peut explorer le domaine de l'esprit, sans les moyens qui lui sont propres. Un grand nombre de spiritualistes sont persuadés que l'autre monde est exactement semblable au nôtre ; mais ils se trompent grossièrement.

On n'emporte pas son enveloppe physique quand on va dans l'au-delà ; la forme qu'on y affecte est au choix de la volonté et de l'état de l'esprit ; quoiqu'on ne soit pas affranchi de la matière qui est en proportion inverse

de l'évolution spirituelle ; c'est-à-dire que la matière devient de plus en plus subtile, à mesure que l'esprit s'élève et se développe. On n'est plus alors dominé par des lois physiques qui régissent notre monde.

En votre qualité d'esprit, ce n'est pas en vous servant de la force matérielle, mécanique, que vous ferez mouvoir ou lever les tables en l'air ; mais libéré de la loi de gravitation qui n'existe pas dans le monde invisible, la table, ou tout autre objet, vient à l'esprit, s'il en a le désir, la volonté. Telle est la solution du problème des phénomènes spirituels ; c'est-à-dire que tout ce qui régit l'univers physique, est de nature relative ; et que tout ce qui est absolu, appartient au domaine de l'infini, et ne peut être affecté par la gravitation : Dieu ne se sert de cette loi que comme un moyen pour gouverner l'univers de la matière.

Vous ne devez pas ignorer que si l'esprit est capable de désagréger la substance, il lui est tout aussi facile et aussi simple d'enlever l'habit d'une personne sans le déboutonner, ou de dénouer une corde, ou d'y faire un nœud, comme l'a prouvé le professeur allemand Zœllner, et que la force qui le fait, doit avoir sur la matière des moyens différents des nôtres.

Quand le professeur Zœllner prit une corde, parfaitement circulaire et qu'il y fit un nœud, en présence du célèbre médium Slade, dans des conditions de contrôle et de surveillance qui rendirent toute fraude impossible, il en donna la preuve non seulement aux spectateurs présents, mais à quiconque était désireux d'investiguer le fait et d'en reconnaître l'authenticité.

Mais tous les phénomènes, les multiples manifestations qui ont eu lieu et qu'on a pu observer, ne sont que les préliminaires qui ont servi à éclaircir les faits fondamentaux de la vie de l'au-delà, et que le matérialisme et la théologie avaient toujours méconnus et laissés dans l'ombre. Par son haut enseignement, le spiritualisme est venu dévoiler le mystère et a fait connaître la vérité. Il a révélé la véritable nature de l'être humain. la place qu'il occupe dans ce monde, le rôle qu'il y joue ; il lui a démontré non seulement la valeur de l'entité dans son état mortel, mais, encore dans la vie future, en affirmant l'immortalité de l'âme ; en l'aidant de ses conseils, la consolant dans ses heures de tristesse et de souffrances, durant son exil sur terre qui n'est qu'un lieu de transition et d'épreuves ; que la mort n'existe pas, et que l'esprit seul survit et laisse à la terre sa dépouille mortelle pour aller occuper, dans le royaume de l'au-delà, la place qu'il s'est acquise par ses possessions spirituelles, et récolter ce qu'il aura semé ici-bas. L'homme de science, dans son analyse chimique du corps, vous dira qu'il n,y a aucune différence, une minute après que l'esprit a cessé de l'animer, qu'avant.

Qu'est-il donc arrivé ? Aucun changement chimique ne s'est produit, mais le grand fait de la vie a eu lieu : le corps a cessé de vivre, comme être humain,

et l'esprit continue de vivre, comme esprit humain. Ce grand fait nous introduit dans le domaine de l'existence de l'esprit, nous dévoile tous ses pouvoirs, toutes ses fonctions spirituelles.

Nous sommes capables maintenant de découvrir ce que sont ces pouvoirs et ces fonctions, sans le changement de la mort. Ils doivent être exactement comme nos affections et notre intelligence; tout ce qui nous rend digne comme être humain, doit demeurer là-haut.

S'il y a des ombres, elles doivent disparaître, car la lumière de l'esprit est une lumière inextinguible, dont la force appartient au domaine de l'invisible qui est impalpable aux sens. Si elle agit sur les sens; c'est par une force impérissable et suprême.

Je me résume et je dis que non seulement le spiritualisme ne peut et ne doit pas être considéré comme une science susceptible d'être analysée, mais qu'il lui est infiniment supérieur et qu'au lieu de s'en servir, dans un but purement matériel, il faut faire comprendre la beauté de sa philosophie et de son éthique, afin qu'elle devienne la loi suprême pour gouverner les lois spirituelles de ce monde, l'idéal de la vie de l'homme.

Prof. C. MOUTONNIER.

FIN

Venise-Lido, le 27 juillet 1911.

Pleurs et Sourires

Adieux à la mer

Souvenirs de La Panne (Belgique).

Salut, ô grande mer, dont la sublime voix
Fait frémir et rêver mon âme,
Je reviens dans ton sein, pour la dernière fois,
Épancher l'amour qui m'enflamme !

J'ai vu tes flots dormants, sans murmure et sans bruit
A l'heure où l'esprit rêve,
Quand les premiers rayons ont dissipé la nuit,
Expirer sur la grève.

Je t'ai vue, en un jour d'épouvante et d'horreur,
Tout écumant de rage,
Bondir et soulever, dans toute leur fureur,
Tes flots gonflés d'orage.

J'ai rêvé sur les monts qui limitent tes bords
Et parent ton rivage ;
Sans jamais me lasser, j'ai cherché tes trésors
Épandus sur la plage.

J'ai vu comme un jouet, balancé par le vent,
Flotter de blanches voiles
A la merci de l'onde, et dans ton sein mouvant
Scintiller les étoiles.

Oui, pendant de longs jours, spectateur amoureux
Du charme de tes rives,
Mon âme s'est bercée au bruit harmonieux
De tes vagues plaintives.

J'ai prié, j'ai pleuré, j'ai mêlé mes accents
Au branle de ta lame ;
Il n'est pas un soupir de tes lugubres chants
Dont mon cœur ne s'enflamme !

Et maintenant, je pars avec ton souvenir,
Rayonnant d'espérance ;
Affronter la fortune et du sombre avenir
Défier l'inconstance !

Une larme

Sur la tombe d'une enfant.

Elle n'est plus, hélas ! Le ciel nous l'a ravie,
Cet ange que chacun aimait et caressait ;
Chère enfant que mes yeux voyaient avec envie,
Quand sur son tendre cœur sa mère la pressait !

Non, nous ne verrons plus son gracieux sourire,
Et ses beaux petits bras et son regard si doux ;
Lorsque courant à nous, elle semblait nous dire :
Pour un petit baiser, prends-moi sur tes genoux !

Adieu, rêves dorés d'amour et d'espérance,
Qui voltigiez sans nombre autour de son berceau !
Rêves sitôt changés en amère souffrance,
Et dans un jour fatal brisés contre un tombeau !

Le destin l'a voulu ! Son âme était trop belle,
Pour vivre dans ce monde où tout n'est que douleur ;
Dieu pour orner son Ciel jeta les yeux sur elle,
Et sur sa frêle tige a fait courber la fleur !

Elle est là maintenant, dans cette autre demeure,
Mêlée au chœur divin des anges radieux ;
Et quand d'elle ici-bas, notre cœur qui la pleure,
Voudra l'entretenir... nous montrerons les cieux !

Professeur C. MOUTONNIER.

Venise-Lido, le 24 juillet 1911.

La Sociologie Spirite

Tout le monde s'occupe des questions sociales et chacun propose sa solution. Cet état d'esprit est juste et logique, étant donné le régime démocratique. Malheureusement, aucune des solutions proposées et essayées ne résout le problème et plutôt l'embrouille encore plus.

S'il fallait une preuve de cette dernière assertion, il suffirait de considérer que, plus les législateurs font de lois *sociales*, plus la classe en faveur de laquelle ces lois sont faites est mécontente de sa condition et plus elle manifeste violemment sa mauvaise humeur.

Donc, plus on légifère, plus on s'éloigne du but qu'on espère atteindre par le moyen de la législation. Cette constatation n'a d'ailleurs rien de nouveau. L'histoire du genre humain prouve, pour tous les temps et pour tous les pays, que les lois ne font pas les mœurs, bien au contraire; que plus il y a de lois chez un peuple, plus il se corrompt; enfin que les nations meurent étouffées par leur législation.

Le spiritisme n'a pas dit grand chose jusqu'à ce jour sur les questions sociales : quelques généralités et c'est tout. N'a-t-il rien à dire? Ne contient-il pas en lui-même les principes fondamentaux qui peuvent fournir la solution du problème ou du moins d'un bon nombre de ces problèmes?

Il est temps d'y regarder. Nous allons donc essayer de traiter ces questions au point de vue spirite. Nous examinerons : ce que l'on a fait ; ce que l'on propose de faire ; ce que, d'après les principes de la philosophie spirite, il conviendrait de *faire*, et surtout de *ne pas faire* et même de *défaire*. Car il est possible qu'on ait déjà fait trop et trop mal, tout en voulant faire mieux, et qu'il reste maintenant plus à défaire qu'à faire.

L'agriculture fournissant à tout le monde les objets de première nécessité vitale et à l'industrie les matières premières, la question rurale est la plus importante de toutes et c'est par elle qu'il convient de commencer.

I. — Le bien de famille.

On a cru faire une grande réforme et rendre aux populations rurales un immense service en instituant *le bien de famille insaisissable*. Voici les arguments invoqués en faveur de cette institution :

L'hypothèque ruine le petit propriétaire rural. Quand il a emprunté sur sa terre, il est obligé de payer de gros intérêts qui mangent le plus clair de son bénéfice. Il est bientôt réduit à vendre son bien, qui se vend presque toujours à vil prix. « Et le malheureux s'en va avec sa famille, la tête basse, le cœur brisé, cacher son infortune au fond des grandes cités où grouille l'armée des sans-travail comme lui (1). »

C'est ainsi que le nombre des saisies immobilières, qui ne dépassait guère 5.000 avant 1865, s'est élevé à 23,000 et même jusqu'à 30.000 et reste encore aux environs de 20.000.

La constitution du bien de famille a pour but de remédier à ce désastre. Ce bien doit être un immeuble servant d'habitation à une famille. Il peut être rural ou urbain et doit comprendre une maison ou une portion divise de maison et facultativement une terre attenante, en jardin ou culture, exploitée par la famille, le tout d'une valeur globale ne dépassant pas 8.000 francs.

Ce bien, libre de privilège et d'hypothèque et constitué insaisissable, restera toujours entre les mains de son propriétaire ou de ses héritiers; il ne pourra être saisi ni vendu pour dettes.

On espère ainsi préserver le petit propriétaire rural, urbain ou sub-urbain, de la ruine, l'attacher à la terre et l'y ramener s'il l'a abandonnée.

« Avec un modeste capital, dit M. Méline, tous les travailleurs de France,

(1) J. Méline. « *Le bien de famille* ». *Revue de la Prévoyance et de la Mutualité*, mars 1911.

agricoles ou urbains, peuvent assurer leur avenir et passer une existence heureuse sur le petit coin de terre qu'ils ont librement choisi pour y achever leurs jours. Aucune puissance au monde ne pourra les déraciner de la forteresse où ils se sont retranchés et où ils peuvent braver les hasards de la fortune. »

S'il en arrive ainsi, ce sera le retour non seulement à la terre, mais à l'âge d'or. Philémon et Baucis dans leur chaumière, d'où personne ne songe à les déloger, mais où ils se contentent de fruits et d'herbages, du lait de leur chèvre. En sera-t-il ainsi ? Pour le savoir, reprenons l'argumentation.

*
* *

L'hypothèque ruine le petit propriétaire. Pourquoi ruine-t-elle plutôt l'agriculteur que l'industriel ? Celui-ci emprunte souvent à 10 % et plus, tandis que, sur hypothèque, l'intérêt maximum n'est que de 5 %.

C'est donc que les frais accessoires pour contracter un emprunt hypothécaire sont trop élevés, et c'est surtout parce que, en cas de vente d'un bien hypothéqué, les frais de justice, comme l'observe M. Méline lui-même, mangent la plus grande partie du produit de la vente.

Si l'on voulait sincèrement soulager l'emprunteur terrien, il faudrait donc faciliter les emprunts et les ventes, simplifier les formalités, réduire les frais, mobiliser autant que possible les valeurs terriennes. On ne parle pas de ces réformes. Celle que l'on propose vaut-elle mieux ?

Rendre le bien de famille insaisissable, c'est du même coup supprimer tout crédit au propriétaire. S'il peut se suffire ; s'il a un bien de 8.000 francs et 8.000 autres francs pour l'exploiter, peut-être qu'il n'aura pas besoin d'emprunter ; mais alors la loi ne s'appliquera qu'à ceux qui disposeront de 16.000 francs. Celui qui ne possède que 8.000 francs ne peut acquérir qu'une terre de 4.000 tout au plus, ou la laisser en friche, car on sait qu'il faut au moins autant de capital pour exploiter une terre que pour l'acquérir.

Peut-on sérieusement croire, aux prix où sont les terres et toutes choses nécessaires à la vie et à l'exploitation, qu'une famille, ne fût-elle composée que de l'homme et de la femme, pourra vivre sur un bien foncier de 4.000 et même de 8.000 francs ?

Si on le croit on est bien naïf et bien ignorant des conditions présentes de la vie, si on ne le croit pas, on se moque cyniquement et abominablement du paysan et du citadin qui voudraient profiter des avantages que leur offre si gracieusement la loi d'insaisissabilité.

On s'en moque et on les trompe. Le rural ne se laisse pas prendre à cet appât : il sait bien qu'il faut des bras, du bétail, des instruments, des engrais, des semences pour exploiter une terre ; mais le citadin qui, avec ses

8.000 francs, mettons 10.000, achètera un *bien de famille* verra ses malheureuses économies fondre dans ses mains.

Jugez un peu comment, retranché dans sa forteresse, il bravera les hasards de la fortune ! Et l'on nous présente l'insaisissabilité comme une loi de pacification sociale !

Le bien de famille de 8.000 francs, devient grotesque quand il s'agit des villes ou même des banlieues.

Pour 8.000 francs on peut acquérir un petit, très petit coin de terre dans la banlieue parisienne, par exemple ; mais au prix où est la main-d'œuvre dans toutes les industries du bâtiment, il est impossible d'y élever une maisonnette, je ne dis pas pour une famille, mais pour un couple, à moins de 4.000 francs. Il faudra donc n'acheter de terrain que pour 4.000 francs... Que rapporteront ces 300 à 400 mètres ? Quelle indépendance ce bien de famille assurera-t-il au propriétaire ? Comment y bravera-t-il les hasards de la fortune ? Quand on veut leurrer les gens, il faudrait au moins y mettre un peu plus d'adresse.

Les partisans du « bien de famille » disent que c'est l'hypothèque et la ruine qui s'en suit, qui est la cause de la désertion des campagnes et ils espèrent — s'ils ne trompent qu'eux-mêmes — remédier à ce mal par l'insaisissabilité. Ils ne remontent pas à la cause de l'hypothèque elle-même.

On emprunte bien plus souvent pour le superflu que pour le nécessaire : le paysan veut imiter le citadin; il veut s'élever ou pour le moins élever ses enfants au-dessus de sa condition, en faire des ouvriers, des calicots, des facteurs, des instituteurs, etc.

Les jeunes gens, garçons et filles, élevés dans ces idées ne veulent plus travailler la terre. Si le service militaire ne les déracinait pas, ils se déracineraient d'eux-mêmes, les transports à bon marché leur facilitant l'exode vers la capitale, l'éblouissante capitale, ou tout au moins, et en attendant mieux, vers la grande ville la plus voisine.

Les filles suivent les garçons quand elles ne les précèdent pas. Tout ce monde-là se moque du « bien de famille », comme d'une guigne.

Qu'est-ce qu'un bien de 8.000 francs, auprès des splendeurs de la ville, où l'on rencontre douze manières de gagner de l'argent et treize de le dépenser ; où, si vous manquez de travail, il y a des assistances de toutes sortes ; où, si vous êtes malade, il y a des hôpitaux ; où, si le travail vous déplaît, il y a mille moyens de pourvoir à ses besoins et à ses passions, moyens dont la pire conséquence est de vous conduire pour quelque temps dans ces asiles, ces lieux de repos et de bombance qu'on appelle les prisons et où l'on est cent fois plus heureux que l'ouvrier honnête qui s'obstine bêtement à travailler pour entretenir sa famille.

Tant que les grandes villes présenteront tous ces attraits, sans parler de

beaucoup d'autres : les théâtres, les courses, les jeux de toutes sortes, il ne faut pas espérer que l'émigration des paysans vers les villes se ralentira.

Le bien de famille insaisissable n'y fera rien ; on peut même prédire qu'il accélérera le mouvement, par les déceptions qu'il engendrera.

Si les législateurs n'ont rien de mieux à nous offrir, le plus sage serait de s'abstenir, de se reposer, plutôt que de faire quelque chose qui aggrave le mal social.

II. — L'Exode rural et ses causes.

Les Hébreux ont déserté la fertile Égypte en vue de gagner le pays de Chanaan, encore plus plantureux, du moins par hypothèse. Ils ont atteint le but de leur exode, mais pour y parvenir, il a fallu subir quarante années de vie désertique.

Les Français de nos jours abandonnent les campagnes et se réfugient, s'entassent dans les villes, espérant y goûter une félicité sans nuages, une béatitude sans trêve et sans fin.

Les Français sont-ils plus raisonnables et plus sages que le « Peuple de Dieu » ? Se trouveront-ils bien de l'exode auquel ils procèdent depuis longtemps déjà, et qui ne cesse de s'accentuer ?

Pourquoi les paysans délaissent-ils leurs champs et la vie rurale? Quelles sont et seront les conséquences de ce nouvel exode ?

*
* *

Le but que se proposent les instituteurs du bien de famille est de retenir les paysans dans les campagnes et d'y ramener ceux qui les ont désertées. Ils supposent que c'est la misère matérielle qui chasse les travailleurs des campagnes et ils espèrent que le bien de famille, leur donnant plus d'aisance et de sécurité, les y retiendra et même y ramènera les transfuges.

Pour juger de ce que vaut cette thèse, il faut considérer les intérêts : 1° des ouvriers ruraux ; 2° des fermiers et métayers ; 3° des propriétaires petits et grands.

1° Les salaires des ouvriers ruraux ont monté plus rapidement que le prix de la vie à la campagne, quoique le confort se soit notablement amélioré.

Les salaires se sont même élevés beaucoup plus pour les ouvriers de l'agriculture que pour les ouvriers de l'industrie, sans grèves ni syndicats ; ce qui prouve, soit dit en passant, que le syndicalisme n'est pour rien dans la hausse des salaires urbains. Et, comme il est pour beaucoup dans l'élévation des prix des produits, il s'en suit que le syndicalisme est bien plus nuisible qu'utile, non seulement pour la société, mais pour les syndicalistes eux-mêmes.

Ce n'est donc pas la misère matérielle (l'insuffisance des salaires et la hausse des prix) qui provoque l'émigration des ouvriers ruraux. Jamais leur condition n'a été aussi bonne que de nos jours.

2° Les fermiers, les métayers et même les petits propriétaires ne sont évidemment pas plus mal lotis, au point de vue matériel, que les travailleurs ruraux. S'il en était autrement, ils renonceraient au fermage et au métayage pour se faire manœuvres.

3° On ne dira pas sans doute que les grands propriétaires sont plus mal pourvus que leurs subordonnés. On serait d'autant moins fondé à le soutenir que ce sont eux seuls qui profitent des droits de douane établis sur l'entrée des produits agricoles étrangers ; droits qui rendent la vie plus chère pour tout le monde.

La misère matérielle n'est donc pas la cause de l'exode. Il suffit d'avoir un certain âge et de parcourir les campagnes, même dans les régions les plus arriérées, pour juger des changements, des améliorations qui se sont produites sous le rapport du confort, du bien-être matériel.

La cause du mal en question doit donc être d'ordre moral.

Si nous envisageons le phénomène migratoire dans son origine et dans son évolution, nous constatons qu'il a commencé par en haut. Ce sont les grands propriétaires qui ont pris l'initiative, donné l'exemple de l'abandon de la vie rurale.

Sous l'ancien régime, depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution, les grands seigneurs ont délaissé leurs seigneuries pour aller à la cour ; ils ont entraîné à leur suite les meilleurs, les plus forts et les plus beaux des paysans et des paysannes pour en faire des laquais, des domestiques, des artisans, etc.

Depuis la Révolution, le démocratisme aidant *l'absentéisme* s'est généralisé ; les moyens et petits propriétaires ont imité les grands. Il y a déjà longtemps que tout propriétaire un peu aisé passe une bonne partie de l'année, au moins l'hiver, dans une ville voisine de ses propriétés, dans la capitale, si possible. Il y dépense la meilleure partie de ses revenus, souvent même son capital ; attirant à sa suite des serviteurs de toutes sortes.

Les populations rurales se trouvent ainsi privées de leurs chefs naturels, dépouillées de leurs meilleurs bras et des capitaux nécessaires à leur exploitation.

Ce sont les plus beaux hommes que l'on retire des camps pour en faire des soldats, des gendarmes, des sergents de ville, des portiers pour les hôtels urbains, des valets de chambre, etc., etc.

Ce sont les plus belles filles qui deviennent femmes de chambre, femmes d'alcôve, filles de joie, — quelle joie !

Voilà le point de départ de l'émigration rurale. J'ai dit que sa cause était d'ordre *moral ;* c'est plutôt d'ordre *immoral* qu'il faudrait dire.

***

La vie urbaine n'est pas gaie par elle-même. Pour la rendre supportable, il faut recourir à divers artifices, imaginer des distractions pour les sens, l'esprit et le cœur. C'est l'objet de ce qu'on appelle les beaux-arts : architecture, sculpture, peinture, musique, théâtre, littérature.

Pour remplir toutes ces fonctions, ce sont encore les hommes et les femmes les plus beaux, les plus forts que l'on choisit et qu'on détourne de la production réelle.

Pour l'entretion des villes, l'érection des monuments, des statues, des théâtres, etc., il faut de l'argent. On se le procure par le moyen des impôts, qui retombent sur les paysans d'autant plus sûrement que les industries urbaines se font octroyer toutes sortes de privilèges.

Toutes ces choses contribuent à augmenter toujours plus l'attrait des villes et l'aversion des campagnes.

Ces causes de désertion des campagnes ne sont encore rien auprès d'une autre dont personne ne parle ou à laquelle on n'attache que peu d'importance et qui pourtant est capitale : c'est la politique et la religion.

La vie rurale présente tant d'agrément et si variés, elle est si saine pour le corps, l'esprit et le cœur que, malgré tout, on ne la quitte qu'à regret et que les campagnes ont pu rester peuplées raisonnablement jusqu'à ces derniers temps.

Mais depuis que cléricaux et anticléricaux se battent sans merci ni répit, sur le dos du peuple, à qui des deux le dominera et l'exploitera, la vie rurale, la vie provinciale même n'est plus tenable.

Il convient de remonter un peu en arrière dans le temps pour comprendre l'origine de la guerre civile ou plutôt incivile qui règne entre les deux grands partis français: le clérical et l'anticlérical.

L'Église catholique, par son esprit de domination universelle, par son exploitation éhontée des fidèles, a perdu toute estime et toute considération de la part des gens honnêtes et éclairés qui ont vu de près son jeu. C'est par réaction contre les abus qui régnaient dans le corps sacerdotal que sont nées les hérésies. C'est pour protester contre, que les protestants se sont séparés des catholiques. C'est contre, elle que s'est faite la Révolution française; c'est contre elle que l'anticléricalisme bataille encore.

A mesure que l'on a mieux reconnu que les prêtres ne conformaient pas leur conduite à leurs principes et qu'ils ne pouvaient donc croire ce qu'ils

enseignaient ; on s'est convaincu que leur but n'était pas de moraliser les gens, mais de les dominer et de les exploiter.

*
* *

Dans ces conditions, continuer de vivre *dans* l'Église, dans la communion des fidèles, n'est plus admissible pour les clairvoyants : ce serait servir de chaperon à l'hypocrisie sacerdotale, ce serait contribuer indirectement, mais lâchement, à l'exploitation du peuple par le clergé.

D'autre part, vivre *à côté* de l'Église est chose impossible partout où la majorité est catholique et jésuitique, professant que la fin justifie les moyens ; ce qui est le cas dans tous les bourgs et villages et même dans la plupart des villes.

On ne demande pas que vous croyiez, mais seulement que vous pratiquiez, c'est-à-dire que vous simuliez des sentiments et des idées que vous n'avez pas, c'est-à-dire que vous participiez — gratuitement — à l'exploitation du troupeau des croyants.

Si vous avez un peu de respect de vous-même et de vos semblables, vous refusez. Si vous refusez, malheur à vous. Vous êtes un athée, un maudit, un excommunié ; vous êtes hors la loi religieuse.

Si vous êtes marchand ou artisan, vous perdez vos pratiques et vous n'avez que trois alternatives : 1° mourir de faim ; 2° vous rendre à discrétion ; 3° émigrer dans une ville assez importante pour que vous y jouissiez de la liberté religieuse, la première de toutes les libertés.

Vous n'êtes pas artisan ni marchand, vous êtes rentier ou petit propriétaire, vous vous croyez indépendant : vous n'allez pas à l'église, vous ne faites pas vos Pâques, vous ne faites pas baptiser ni communier vos enfants en un mot, vous ne faites pas *comme les autres ?*

C'est bien. Vous n'aurez d'abord aucune société ; vous vous trouverez plus isolé en France que vous ne le seriez au Sahara ou à l'un des pôles. Tout le monde vous regardera de travers. Personne ne vous rendra le moindre service.

Bien plus : vos fournisseurs vous tromperont et vous voleront avec d'autant plus d'entrain et de sûreté de conscience qu'ils seront meilleurs catholiques. N'est-ce pas faire œuvre pie que de maltraiter un rénégat, un apostat, un hérétique ?

On ne s'arrêtera pas là. Les plus zélés d'entre les catholiques vous feront subir toutes sortes d'avanies : ils feront ou mettront des ordures devant votre porte ; ils dévasteront votre jardin ; ils brûleront votre meule de foin, etc., etc.

Les curés ne sont pour rien dans ces affaires, j'aime à le croire ; mais

elles ne s'en passent pas moins, on en voit des exemples tous les jours. On rejette ces méfaits sur les chemineaux et les apaches qui laissent dire. Le fait certain est que les auteurs des délits ne se découvrent point et que les victimes sont ordinairement des mécréants.

Que reste-t-il à faire à ce mécréant ? Vendre son petit bien au plus vite, à vil prix, et s'en aller végéter dans une ville. Il se plaisait pourtant dans son village, il y était né, il comptait y mourir, il était serviable, il faisait du bien; mais... il n'était pas même anticlérical, il n'était qu'indifférent. Il n'en fallait pas plus.

N'allez pas croire que les cléricaux soient mieux traités dans les communes où la majorité est anticléricale. Tout ce que les anticléricaux ont pu trouver de mieux pour combattre le cléricalisme, c'est de le singer, c'est-à-dire de l'imiter en tout ce qu'il a fait de mal, c'est de se servir des mêmes moyens pour atteindre, d'ailleurs, la même fin : la domination et l'exploitation de la société.

Ils ont étendu sur toute la France un vaste réseau d'inquisition soi-disant libre-penseuse et maçonnique. Ce mouchardage est exercé bénévolement par les conseillers cantonaux. Rien ne se fait, aucune faveur ne s'accorde, aucun droit n'est reconnu aux citoyens sans demander l'avis de ces inquisiteurs laïques. Tout le monde est noté, coté « fiché » par eux et celui qui est reconnu clérical ou seulement indifférent en politique est « fichu ». Il ne peut rien faire, rien entreprendre, rien dire ; il est en butte à mille tracasseries. Il n'a qu'une ressource à sa disposition : s'en aller dans une ville où, les hommes se connaissant et se mouchardant moins, ils peuvent vivre un peu plus tranquilles.

C'est ainsi que partout devient impossible la vie rurale et même la vie provinciale.

Et tant qu'il en sera ainsi, il est aisé de comprendre que l'émigration des campagnes continuera.

Il est donc grand temps de chercher le remède à ce mal et de l'appliquer.

***

Nous avons vu que la cause majeure de l'exode est le cléricalisme.

Qu'est-ce que le cléricalisme ?

C'est l'ingérence de la religion dans la politique, résultant de la reconnaissance par l'État d'une religion à l'exclusion des autres.

Il ne faut pas confondre, comme le font les anticléricaux, le religiosisme avec le cléricalisme. On peut être religieux sans être clérical ; on n'est même religieux et clérical à la fois que par ignorance. On peut être clérical sans

être religieux ; on l'est même ordinairement, car le clérical n'est religieux que par hypocrisie.

Le jour où Constantin a reconnu le christianisme comme religion officielle de l'empire romain, le cléricalisme est né. Il a été consolidé et développé par les rois et les empereurs. Le trône soutenait l'autel et en était soutenu. Et par ces deux compères le peuple était asservi et exploité.

Les trônes tombent, les autels branlent, mais les successeurs des rois sentent qu'ils ont besoin des prêtres pour exercer leur domination ; et les ministres des autels le savent bien ; mais ils veulent, comme par le passé, dominer peuples et gouvernements.

De là l'antagonisme politique ; de là la division de « l'élite » en cléricaux et anticléricaux, aussi cléricaux les uns que les autres, puisqu'ils tendent au même but par les mêmes moyens. Les deux pavillons couvrent la même marchandise.

Pour anéantir le cléricalisme, tant laïque qu'ecclésiastique, il n'y a qu'un moyen : la liberté religieuse.

Pour avoir la liberté religieuse, il ne suffit pas de faire des lois, de séparer, sur le papier, l'Église de l'État, il faut séparer le peuple de l'Église.

Pour séparer le peuple de l'Église, la première chose à faire est de distinguer le religiosisme du cléricalisme.

Le religiosisme est un produit naturel du cœur et de l'esprit humain.

Le cléricalisme est le fils légitime provenant du mariage de l'État avec l'Église.

Le tort des soi-disant libres-penseurs a été de confondre ces deux choses, de les croire inséparables, de ne pas voir que l'Église ne tire sa puissance en ce qu'elle a de malfaisant, que de l'État.

Il faut ensuite opposer à l'erreur catholique la vérité ; à l'autorité, la liberté.

Le christianisme en devenant religion d'État, a renversé toutes les valeurs morales et spirituelles.

La croyance des hommes en Dieu, en l'immortalité de l'âme, est devenue entre ses mains, par l'hypothèse du paradis, de l'enfer et du purgatoire, un moyen de terroriser les gens simples, aveuglés par leur cupidité, et de battre monnaie à leurs dépens.

La vraie religion, la religion de la nature, du bon sens, de la raison enseigne que les récompenses et les peines des vies futures sont conséquentes et proportionnées aux actions bonnes ou mauvaises de la vie présente. Elle enseigne que chacun est responsable de ses actes et que, ni confessions, ni prières, ni messes ne feront que le coupable ne subisse pas sa peine, car cette peine ne lui est pas imposée par un Dieu vengeur, il se l'impose lui-même.

Cette religion contient beaucoup d'autres principes qui satisfont aussi bien

l'esprit que le cœur. Si vous voulez la connaître dans ses détails, étudiez le spiritisme. Quand cette religion scientifique et philosophique sera comprise de la majorité des Français, il n'y aura pas besoin de lois, décrets, règlements, circulaires, menaces, caresses pour mettre à la raison l'Église catholique ; elle s'y mettra d'elle-même, ou elle disparaîtra.

Quand cette religion sera régénérée ou disparue et remplacée par le spiritisme, la vie deviendra supportable, agréable, enviable à la campagne comme à la ville, l'exode rural s'arrêtera, l'équilibre se rétablira entre la ville et les champs.

ROUXEL.

La Confession auriculaire

Ouvrage du même auteur :

Le Christ, le christianisme et la religion de l'avenir. Un volume in-18 de 400 pages, prix 2 fr. 50 (Librairie spirite, 42, rue Saint-Jacques à Paris).

Dans les premiers temps du christianisme, les fidèles coupables de fautes graves étaient tenus de se confesser *à haute voix*, devant l'assemblée des fidèles, et de se soumettre à la pénitence qui leur était infligée.

Ce ne fut qu'au VIe siècle que, frappés, d'une part, des inconvénients de la confession publique (une femme de Syracuse avait fait devant tous l'aveu de ses relations intimes avec l'évêque Nectaire et son successeur Chrysostôme), comprenant, d'autre part, combien il leur serait utile de pénétrer dans le secret des cœurs, les prêtres fondèrent la *confession auriculaire*, cet outrage perpétuel à la pudeur et à l'inviolabilité de la conscience humaine.

Elle ne fut d'abord obligatoire que pour les moines et les nonnes, et les hauts dignitaires de l'Église seuls recevaient les révélations du confessionnal.

Profonde perspicacité !

Afin de s'assurer dans l'avenir la puissance universelle sans partage, on commence par s'emparer de l'esprit de ses propres affiliés.

Plus tard, en 1215, le quatrième concile de Latran fait de la confession auriculaire une obligation pour les chrétiens des deux sexes : *utrius que sexus*, dit le décret (1).

(1) Plutarque (50-120) nous a conservé le mot remarquable d'un Spartiate qu'un prêtre voulait confesser : « Est-ce à Dieu ou à toi que je me confesserai ? » « A Dieu », répondit

Deux siècles plus tard, en 1429, le concile de Tortose édicta que les médecins ne rendraient pas trois visites de suite aux malades qui ne se seraient pas confessés.

La confession est regardée par beaucoup de gens estimables comme la sauvegarde des mœurs; c'est une erreur. A notre avis, cette pratique est extrêmement pernicieuse. Pour bien la juger, il faut l'examiner en elle-même, et voir ce qu'elle doit naturellement produire de bien ou de mal dans l'ordre courant des choses. C'est par la masse des effets qu'il faut juger les institutions qui intéressent la masse de la société. Or, la confession peut bien, à la vérité, contenir des âmes bien nées, des enfants à qui le langage des passions est encore inconnu, et qui, pour cette raison, peuvent être retenus dans le devoir par mille autres moyens. Mais quelles sont les conséquences de la confession à l'âge où les passions agissent dans toutes leurs forces? Voyons ce que nous démontre à cet égard l'expérience.

D'abord, on ne peut disconvenir que la confession déplaît à tout le monde: c'est un joug que les plus dévots portent avec peine. Il est donc naturel que chacun tâche de s'en affranchir; et l'on ne doit pas trouver étonnant que les jeunes gens soient les premiers à la trouver incommode, et, par conséquent, cherchent à s'y soustraire.

Ainsi le résultat le plus général de cette sujétion imposée à la jeunesse, c'est, en premier lieu, de dégoûter les enfants de la religion, et, en second lieu, de leur faire désirer d'être bien vite assez grands pour secouer impunément une servitude qui leur est insupportable.

Quant à ceux qui, par conviction, conservent l'habitude de la confession, cette pratique devient ordinairement pour eux une entreprise de blanchissage qui permet de salir d'autant plus de linge qu'on a de facilité pour le laver. « *J'en serai quitte pour m'en confesser*, disent-ils, *et ma faute me sera pardonnée.* » Chacun sait d'ailleurs qu'il existe un moyen facile de faire toutes sortes d'aveux sans honte, c'est de n'avouer à son confesseur attitré que des peccadilles, et de laver son âme des gros péchés mortels en allant, au hasard, demander l'absolution au premier prêtre venu, dans une paroisse quelconque plus ou moins éloignée, où l'on est sûr de n'être point connu.

En vérité, plus on examine cette matière, plus on demeure convaincu que *la confession est une prime accordée à la récidive*, puisque son action pernicieuse autorise et encourage tous les crimes par la perverse théorie de la *contrition*, en affirmant aux scélérats et à ceux tentés de le devenir, qu'un seul instant de repentir efface les crimes de toute une vie.

C'est en vertu de cette affirmation que l'Église a envoyé en paradis une

le prêtre. « En ce cas, fit le Spartiate, *homme, retire-toi.* » (*Dits remarquables des Lacédémoniens*).

Voilà une vieille et excellente réponse qui est encore aujourd'hui toute d'actualité.

longue série de monstres, et que le docteur en théologie *Edme Pirot* put dire de sa pénitente, la *Brinvilliers* : « *Pendant la dernière heure de sa vie, elle fut si admirable dans son repentir, si bien éclairée par la grâce, que j'aurais voulu être à sa place !* »

Les peccadilles pour lesquelles la pieuse marquise venait d'être décapitée et brûlée en place de Grève, en 1676, — ce qui la conduisit, selon Edme Pirot, droit au paradis, un peu plus tôt qu'elle ne l'aurait voulu, — étaient, pour cette grande lumière de l'Église, peu de chose en présence de sa vie édifiante chez les sœurs de la Visitation. *La contrition parfaite qu'elle montra, entre la torture et l'échafaud, valut le ciel à cet abominable monstre qui avait empoisonné son père, son mari, son amant, ses deux frères, sa belle-sœur, à cette créature perdue de vices contre nature, qui essayait ses poisons sur les malades de l'Hôtel-Dieu, sous l'hypocrite prétexte de les soigner, et sur sa femme de chambre, son amie d'enfance, qui, enfin, empoisonna le mari d'une amie, le père et la mère d'une autre, parce qu'ils gênaient les amours contre nature de ces belles !*

Voilà ce que la confession pardonne !

Voilà ceux qu'elle place dans son paradis ; encore un peu elle en ferait des saints comme les Jacques Clément (1), les Châtel (2), les Ravaillac (3), les Jaurigny (4) et tant d'autres encore...

Quel est l'honnête homme qui, si le paradis chrétien existait, consentirait à aller s'y souiller en pareille compagnie ?

(1) Moine dominicain, asssassin de Henri III en 1589. Il s'était préparé à son crime par une retraite chez les Jésuites.

(2) Jeune fanatique, âgé seulement de 19 ans, qui tenta d'assassiner Henri IV. Mort écartelé. Interrogé sur le mobile de son crime, Jean Châtel répondit qu'il avait contracté chez les Pères de la Compagnie de Jésus, au collège de Clermont, des habitudes honteuses de Sodomien, et que pour expier ses péchés, auxquels il n'avait pas la force de renoncer, il avait voulu faire l'action que son régent, le Père Guéret, lui avait présentée comme la plus agréable à Dieu : tuer le roi. Le Père Guéret fut pendu par ordre du Parlement.

(3) Assassin de Henri IV. Mort écartelé.

(4) Tout le monde en France connaît les hauts faits de Jacques Clément, de Châtel, de Ravaillac, mais ceux de Jaurigny, qui se passèrent en Belgique, sont moins connus ; c'est pourquoi nous croyons intéressant de les rapporter.

Philippe II venait de mettre à prix la tête de Guillaume le Taciturne. Un fanatique, du nom de Jaurigny, essaya de gagner la prime promise. Il tira sur Guillaume un coup de pistolet et le blessa fort grièvement. La balle lui entra sous l'oreille droite, et lui traversa la joue gauche. Guillaume fut pendant des semaines en danger de mort. Jaurigny avait sur lui une lettre de Philippe II le recommandant aux magistrats en cas d'arrestation. *Il s'était confessé deux jours avant son crime au dominicain Temmerman qui l'avait encouragé, lui avait démontré qu'il était licite de priver Guillaume de la vie, parce qu'il le faisait non pour biens et argent, mais pour la gloire de Dieu et par zèle de la religion.* IL LUI AVAIT DONNÉ L'ABSOLUTION A L'AVANCE.

Jaurigny fut mis à mort par les assistants, au moment même du crime ; le dominicain Temmerman fut condamné à mort le 28 mars 1582 ; il fut étranglé par le bourreau, sur la

C'est pourtant là que les prêtres veulent placer cette pauvre Jeanne d'Arc, leur victime (1) !

La bonne, la divine Lorraine, entre Châtel et la Brinvilliers ! Il n'y a que l'imagination dépravée des admirateurs de l'Inquisition pour avoir songé à un si scandaleux accouplement, à une telle profanation !

Que dirons-nous des questions indiscrètes que font les confesseurs aux jeunes filles et même aux femmes mariées ?

On est vraiment révolté quand on lit ces interrogatoires sur *faits* et *gestes* qui, sous forme de *Manuels ou Questionnaires, à l'usage des confesseurs*, ont été composés pour l'instruction des séminaristes et des prêtres catholiques. Pour avoir traduit en français le texte latin d'un de ces Manuels, dû à la plume de M. Bouvier, évêque du Mans, MM. Lachâtre et Lincé ont été condamnés par la Cour d'assises de Liège (Belgique) à six mois de prison et cinq cents francs d'amende, du chef *d'outrage aux mœurs*.

Tout ce que des cerveaux détraqués, affolés par une existence contre nature, tout ce que le délire des hystériques et des éthéromanes furieux peut enfanter d'horreurs est accumulé dans des centaines de pages où le séminariste et le prêtre catholique étudient l'art de se pourrir eux-mêmes en pourrissant les autres.

Dans ces livres, il est vrai qu'on a recours au latin pour confier au papier un tel amas d'ordures. Mais, dans le confessionnal, ce n'est pas en latin que le confesseur parle à la pénitente : c'est en langue vulgaire qu'il lui pose d'abominables questions, qu'il exige des précisions stupéfiantes, qu'il suggère, explique, discute et fait bien comprendre les inventions de la plus infernale débauche, du vice ignoble, de la corruption morbide.

Après un quart d'heure de tête à tête, souffle à souffle, avec son confesseur, la femme la plus inexpérimentée connaît aussi bien toutes les extravagances des sens que la courtisane la plus érudite après vingt années d'exercice.

Il n'y a sûrement pas de crime qui puisse être comparé à ces souillures

Grand'Place devant l'Hôtel de Ville d'Anvers, ensuite écartelé, et ses restes furent placés sur les fourches patibulaires aux quatre principales portes de la ville.

L'on possède encore aux archives, dans les *Vierschœrhœken*, les procès-verbaux de ses interrogations et la sentence de condamnation qui confirment les récits des historiens.

A la prise d'Anvers par le duc de Parme, *les jésuites recueillirent solennellement les restes de l'assassin et de son confesseur et les exposèrent comme chose sainte à la vénération des fidèles; et une pierre sépulcrale fut placée dans l'église des dominicains, à Anvers, pour honorer, en termes pompeux, la mémoire de Temmerman.* On peut en lire le texte dans *l'Histoire du Taciturne*, par Th. Juste.

(1) Aujourd'hui, chose étrange ! nous voyons les continuateurs de l'évêque Cauchon et des supplicieurs de Jeanne d'Arc, la réclamer comme martyre chrétienne, accaparer sa mémoire et lui machiner une apothéose

d'âmes. Il n'y a pas de prostitution physique aussi sale, aussi écœurante que la prostitution morale des femmes qui vont s'enfermer dans un coin obscur ec un étranger lubrique et papelard, pour fouler aux pieds toute retenue, renier toute pudeur, livrer les secrets de leur âme, de leur corps, de leur it, trahir leurs parents, leur mari, écouter les propos qu'elles ne toléreaient ni chez un médecin dans un péril de mort, ni chez un amant dans une minute de folie. Regardez-les cependant sortir de cet égoût, le front impassible ; ce sont des *femmes honnêtes*, des *femmes bien pensantes*, des *femmes dirigeantes*, des femmes qui règlent la *morale publique*, et même la *morale officielle*.

On connaît quelque chose de plus étrange encore que ces étranges créatures, c'est la mère qui les a livrées, petites filles, à l'ignominie du confessionnal, c'est le mari qui les y laisse ou qui les y pousse, escomptant le profit de cette soumission répugnante à la puissance cléricale.

Un éminent jurisconsulte anglais, lord Redesdale, a jadis appelé l'attention de la Chambre des Lords sur les pratiques du confessionnal. Il a porté à la tribune un *Manuel à l'usage des confesseurs*, dans lequel le prêtre est invité à poser à ses pénitents et surtout à ses pénitentes des questions ignobles et de nature à pervertir les consciences les plus pures. Lord Redesdale a demandé que les autorités ecclésiastiques prissent des mesures énergiques pour empêcher certaines sectes protestantes d'admettre la confession auriculaire dans leur rituel religieux.

Les révélations du noble lord, confirmées par l'archevêque de Cantorbéry, ont produit une profonde impression dans le pays, et cette émotion s'est même révélée par un dessin du *Punch*. Ce dessin représente M. John Bull, muni d'un gourdin, prenant par l'oreille un prêtre qui tient à la main le *Manuel du confesseur* et disant à *lady Britannia :* « Chaque fois que vous verrez rôder dans vos environs un de ces gredins (*scoundrels*), vous voudrez bien, madame, m'envoyer chercher. Je me charge de l'arranger comme il le mérite. N'ayez pas peur ! » La planche est intitulée : *Un loup vêtu en berger*. On ne peut rien imaginer de plus saisissant que ce dessin.

En 1868, la Cour d'assises de Seine-et-Oise a condamné à dix ans de travaux forcés l'abbé H... pour *attentats à la pudeur*. Voici ce que disait à ce sujet le président : « Dans le courant de l'année 1867, quatre jeunes filles qui allaient faire leur première communion se présentèrent au confessionnal de l'abbé H..., curé de L..., arrondissement de M... Il leur tint successivement à toutes les quatre les propos les plus obscènes. *Tout ce que peut inventer l'esprit le plus dévergondé, il le dit et il le fit.*

« Cette affaire comporte cependant un enseignement : elle nous révèle ce qu'on peut appeler les mystères du confessionnal. L'abbé H..., au lieu de veiller sur la pureté des enfants qui lui étaient confiés, défiorait leur âme

comme à plaisir. Il appelait leur attention sur les choses ignorées, et, sous prétexte de confession, leur enseignait le vice. IL PRÉTEND QU'IL NE FAISAIT QUE SUIVRE SCRUPULEUSEMENT LE FORMULAIRE D'USAGE QUE TOUS LES PRÊTRES ONT ENTRE LES MAINS. »

Et depuis 1868, combien compte-t-on de condamnations de prêtres pour *attentats à la pudeur* ?

Qu'on nous permette de rappeler deux documents trop peu connus : c'est d'abord l'*Instruction pour les confesseurs* de l'archevêché de Malines qui se trouvait transcrite au bas de toute nomination spéciale de confesseur au XVII[e] siècle : on y lit une série de recommandations, parmi lesquelles la suivante, dont on peut s'étonner qu'elle ait été jugée indispensable, et qui constate certains abus, en même temps qu'elle les condamne :

« Il est intolérable que certains confesseurs s'oublient à ce point qu'ils racontent à table ce qu'ils ont entendu au confessionnal, ou la manière dont on s'est confessé ; surtout s'ils racontent les péchés mêmes et qu'ils ajoutent que le jour même ils ont entendu de ces choses. Que tous les confesseurs s'abstiennent de cela ; qu'ils sachent qu'autrement ils encourent les peines du sacrilège ! »

Nous avons ensuite les reproches suivants qu'adresse, en 1692, Clément VIII, aux Jésuites en un de leurs chapitres généraux. Les paroles du Pape révèlent l'esprit, la tactique et le plan entier des Jésuites anciens et modernes :

« La curiosité, dit-il, les porte à se fourrer partout et principalement dans les confessionnaux, pour savoir du pénitent tout ce qui se passe dans la maison, entre les enfants, les domestiques et les autres personnes qui y demeurent ou y viennent, et même dans le quartier. S'ils confessent un prince, ils s'emparent du gouvernement de toute la famille ; ils veulent même gouverner ses États en lui faisant entendre que rien ne lui réussira sans leurs soins et leur industrie. »

Cette ardeur de *fouiller partout*, de savoir tout ce qui se passe, d'employer la confession comme une sonde à laquelle rien n'échappe, afin de maîtriser peuples et grands et obtenir des donations considérables, dérive d'un plan préconçu, suivi de sang-froid, avec persistance, mis en œuvre de tous côtés. Ce que Clément VIII constate en termes si précis, suffirait déjà à le faire croire, mais des faits historiques sont là, nombreux et éclatants, qui démontrent que, sous des enveloppes religieuses, toujours cette Compagnie qui s'est si tristement fait connaître dans le monde sous le nom de *Société de Jésus*, — en souvenir sans doute des larrons entre lesquels le doux homme de paix fut crucifié, — que toujours cette Compagnie, que Benoît XIV (1740-1758) appelait les *Janissaires du Saint-Siège*, et qu'illustra *Torquemada* (1), que

(1) Dominicain de sinistre mémoire, fut Inquisiteur général en Espagne. Il afficha un a

toujours cette Compagnie, disons-nous, a tramé une grande conspiration politique contre les peuples et les gouvernements.

De tous ces faits, nous nous bornerons à en relater trois :

Le premier a eu tant de retentissement, il est tellement grave qu'il en vaut mille. Voici comment il est rappelé par le président *de Thou*, magistrat et historien, comme on sait, d'une très grande probité (1551-1617).

« Les Jésuites, écrit-il, furent accusés devant le Sénat de Venise d'avoir arraché par la confession les secrets des familles, et d'être parvenus, par la même voie, à connaître parfaitement les biens et les facultés des particuliers, et, par conséquent, toute la puissance et toutes les forces de l'État, et d'en tenir les registres qu'ils envoient tous les six mois à leur général, par le moyen des visiteurs, accusations dont on retrouve les preuves dans plusieurs écrits que leur fuite précipitée ne leur permit pas d'emporter avec eux » (*Le président de Thou, dans son Histoire de mon temps, liv. 137*).

Ce fait n'est pas dissimulé par Sachin lui-même, un des historiens les plus dévoués à la Compagnie de Jésus (*Sachin. Hist.* 8, *sect. Jés. lib.*, V, n° *154*)(1).

Voici le deuxième :

Le Parlement chasse tous les Jésuites du royaume de France en 1595, par cette sentence :

« Nous ordonnons que les prêtres et les écoliers de la Société de Jésus, perturbateurs du repos public, ennemis de l'État, corrupteurs de la jeunesse, sortent du royaume dans le délai de quinze jours, sous peine d'être traités comme criminels de lèse-majesté. Leurs biens seront saisis et confisqués au profit du roi. »

C'est à la même époque que, non contents de mettre l'Europe à feu et à sang par les guerres civiles, les Jésuites portent jusqu'en Amérique leurs sanguinaires dévastations.

Dans le courageux discours qu'Arnaud, avocat de l'Université, prononça devant le Parlement pour obtenir leur expulsion, il dit :

« Sachez que ces exécrables suppôts du pape veulent faire de la France ce qu'ils ont fait de l'Amérique, où vingt millions d'hommes, de femmes et d'enfants ont été pollués, brûlés ou égorgés sous prétexte de religion. Apprenez que leur amour de l'or est aussi insatiable que leur soif de sang, et qu'ils ont dépeuplé des îles entières pour assouvir leur cupidité, en forçant les hommes à s'ensevelir tout vivants dans les ruines, et en contraignant les femmes à labourer la terre rougie du sang de leurs enfants. Sachez donc

grand zèle pour la foi catholique, en multipliant les condamnations et les supplices, que les papes furent obligés d'intervenir pour modérer son zèle (1430-1498).

(1) Les Jésuites, suprêmement habiles, ont ajouté à la confession *la direction* où l'on cause, qui est pour eux bien plus importante, parce qu'elle donne beaucoup plus de prise sur les consciences.

qu'ils sont les inventeurs de ces nouvelles tortures appelées les gênes publiques, qu'ils font subir à 4.000 hommes à la fois, qui restent exposés pendant des mois entiers à toutes les intempéries des saisons, attachés les uns aux autres par des chaînes de fer, entièrement nus et frappés trois fois par jour jusqu'à ce qu'ils aient indiqué l'endroit où se trouvent cachés de prétendus trésors ; et comme ces infortunés n'ont rien à découvrir, ils s'acharnent sur eux et les font mourir sous les coups de bâton. Si bien que les malheureux Indiens, pour échapper à la barbarie des Jésuites, fuient dans les montagnes ou, dans leur désespoir, se pendent eux-mêmes aux arbres des forêts avec leurs femmes et leurs petits enfants. Apprenez que ces exécrables disciples d'Ignace de Loyola poussent la barbarie jusqu'à donner la chasse aux fugitifs, ainsi qu'on fait ici aux cerfs et aux sangliers, et qu'ils les font manger par leurs dogues. »

Le troisième fait est rapporté par un éminent publiciste français, M. Charles de Mazade, dans la *Revue des Deux Mondes*. Il affirme que, quand Victor Emmanuel II fit son entrée à Naples après l'annexion de cet État à la couronne d'Italie, un dignitaire ecclésiastique s'approcha de lui et lui demanda à voix basse *à qui les rapports des confessions devraient être désormais adressés*. Le roi ne pouvait d'abord en croire ses oreilles, mais il apprit que tel avait été l'usage sous les Bourbons, ses prédécesseurs. (*Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1886, page 755.)

« Le sacerdoce catholique, dit Michelet, est fondé sur une double immoralité : *le célibat et la confession*. Le célibat ecclésiastique est une institution contre nature qui rend le prêtre malheureux, envieux et malfaisant. La confession ouvre à cet homme qui n'a pas de famille, la porte de toutes les familles. Elle lui livre la mère, et, par celle-ci, il met la main sur les enfants ; s'il ne peut atteindre le père, il l'isole, et le remplace. » (Michelet, *Du prêtre, de la femme et de la famille*.)

HENRI CONSTANT.

POUR MONSIEUR RICHET

Dans mon article « Vrais savants » publié dans la « Revue Spirite » (n° de juillet dernier), j'avais compris parmi ceux-ci, avec W. Crookes, Babinet, de Rochas... un professeur officiel de l'Université, M. Ch. Richet.

Tout en n'ignorant pas que le physiologiste de la Faculté n'avait pas fait acte formel d'adhésion à la doctrine spiritualiste, j'estimais qu'on devait lui savoir gré d'avoir étudié les phénomènes de la psychologie expérimen-

tale. J'avais pensé que les nombreuses expériences faites dans sa villa de Carquerane, et à l'Agnélas dans la propriété du colonel de Rochas, ensuite à Milan, avec la collaboration d'Aksakof, de Lombroso, de Karl du Prel, etc., auraient suffi, à un moment donné, pour amener M. Ch. Richet à se départir de son scepticisme, et à suivre l'exemple de MM. Crookes, Lombroso, Babinet et de beaucoup d'autres occupant de hautes positions scientifiques.

J'étais dans l'erreur.

Un de mes distingués confrères de Paris, le Dr H. R..., vient de m'en faire apercevoir, en m'envoyant l'extrait d'un article de M. Ch. Richet, paru le 14 janvier 1911, dans la *Semaine littéraire* de Genève.

Voici cet extrait :

La Métapsychique, d'après un nouveau livre de M. Flournoy.

« *En tout état de cause, M. Flournoy n'a pas été par ces documents spirites convaincu que le spiritisme ait quelque raison d'être, en tant que doctrine. Et nous ferons comme lui. Même, à mesure que la littérature spirite s'enrichit, les preuves d'identification s'appauvrissent. Même, de plus en plus, on demeure persuadé qu'il n'y a aucune ingérence des morts dans les actes des vivants. Que ce soit heureux ou malheureux — et, pour notre part, nous estimons que c'est fort heureux — nous n'avons pas à craindre une fastidieuse et incurable immortalité. Quand nous serons morts, nous ne reviendrons plus ; nous ne ferons ni tourner des tables, ni épeler des alphabets, ni frapper des raps ; nous ne mettrons ni turbans, ni voiles, pour comparaître aux appels d'un médium agité. L'intelligence disparaît quand son organe s'est désagrégé. Cela est simple et formel, et jusqu'à preuve du contraire, bien entendu nous nous refusons à admettre qu'on ait jamais donné une preuve même sérieuse de survie ; car nous ne pouvons considérer comme émanant de l'intelligence des grands hommes défunts, les phrases sinistrement médiocres et plates, que ces malheureux sont censés dicter à leurs médiums.* »

Je ne discuterai pas avec M. Richet la valeur de certaines communications et leur haute tenue littéraire des entités de l'au-delà, dictées ou obtenues par écriture directe. Aussi bien que moi d'ailleurs, il les connaît et peut affecter de les ignorer, se contentant de formuler cette opinion non compromettante : « C'est inexplicable ».

M. Richet ne peut ignorer davantage que le fond de ces communications n'ait d'autre objectif que de nous convaincre de la persistance du *moi* après la mort, de la nécessité de faire progresser notre esprit non seulement par l'abdication de toutes les passions mauvaises de l'humanité, se développant dans l'ambiance des jouisseurs et des envieux, des médiocrités vaniteuses, des ignorants et des faux savants, mais encore par les efforts vers la perfection de nos qualités morales, des sentiments élevés et par l'amour de nos sembla-

bles. Et tout cela ne constitue pas des « phrases sinistrement médiocres et plates ».

Donc, en réalité, l'article de M. Richet est un gage de pur matérialisme qu'il a voulu donner à ces hauts barons de nos académies, et particulièrement à ceux dont il escompte les voix pour son élection à l'Institut. Mais, le jour où, la plume au chapeau, l'épée au côté, les palmes vertes brodées sur son frac, il viendra s'asseoir sur un fauteuil du Palais Mazarin, qu'il ne pense pas que les paroles de ses collègues seront moins « sinistrement médiocres et plates » que certaines dictées à nos médiums. Peut-être lui apprendra-t-on, pour expliquer les *raps* et autres phénomènes de percussion, le fameux « déplacement de la rotule, du tibia sur le fémur ou du long péronnier latéral, à l'aide de contractions musculaires », théorie *sinistrement* absurde inventée par des physiologistes allemands, présentée et soutenue à l'Académie par Velpeau et Jobert de Lamballe, tous deux de l'Institut.

Cela dit, pourquoi donc M. Richet a-t-il accepté, depuis de longues années, les éloges des spiritualistes, dont il avait connaissance par l'*Argus de la presse*, alors qu'il n'ambitionnait que les compliments de ces pseudo-savants se disant positivistes, dans leur outrecuidant orgueil ? Qu'il soit satisfait, nous saurons maintenant à quoi nous en tenir. Son nom figurera peut-être momentanément à la gauche des partisans de la doctrine atomistique, à la suite des nihilistes du siècle dernier, mais il sera rayé de la liste de nos véritables savants, n'ayant d'autre objectif que de demander à la science la confirmation de l'enseignement des grands apôtres de la philosophie spiritualiste, depuis Pythagore, Platon et Aristote jusqu'aux plus modernes défenseurs de nos convictions.

Quant à « cette fastidieuse et incurable immortalité » qu'il semble tant redouter, M. Richet n'aura pas à s'en préoccuper, au cours de sa vie terrestre.

Saint-Cloud, 12 août.

Dr EDM. DUPOUY.

L'ÉVOLUTION DES SCIENCES PSYCHIQUES

II

Spiritisme et spiritualisme religieux

Le spiritualisme religieux affirme, sans démonstration, plutôt par intuition, l'existence d'un esprit survivant au corps après la vie terrestre et ne s'arrête pas au détail. Le spiritisme affirme cette existence de l'esprit scien-

tifiquement, par des faits : il ne se contente pas d'affirmer, il prouve par des expériences, certaines particularités du monde des esprits fermé à nos seuls sens matériels, car notre évolution n'est pas suffisante pour percevoir l'au-delà, du moins pour la plupart d'entre nous.

Le spiritualisme proprement dit est aussi un système philosophique, qui considère l'esprit comme un être parfait ; à cause de son essence spirituelle et parce qu'il n'est plus régi par les lois de la matière.

D'après le spiritualisme religieux, après la mort chacun est fixé irrévocablement et sans qu'aucun progrès soit possible. Les religions ont affirmé l'existence de lieux de bonheur et de lieux de souffrances (paradis, purgatoires, enfers, etc.), qui n'ont pas d'existence réelle.

Tandis que le spiritisme nous montre les esprits semblables aux hommes, bons et mauvais comme eux, comme eux sujets à l'erreur, passionnés et cherchant à nuire bien souvent à leur prochain, tout comme les habitants de la terre.

Il nous faut cependant ménager les prêtres, car s'ils se trompent et nous trompent par suite, c'est, pour la plupart, de bonne foi : ce n'est pas en blâmant les représentants d'une religion, quelle qu'elle soit, qu'on aide le progrès ; c'est seulement par la science, l'étude, la parole et les écrits qu'il faut lutter pour la vérité.

Le spiritisme bien compris, comporte la loyauté et la largeur d'esprit : sans tolérance, le progrès n'est pas possible.

C'est souvent par l'enseignement de l'Église, qu'ils ont reçu dans des incarnations précédentes, que maints spirites aujourd'hui sont en état de comprendre leur science. Qu'ils ne clament donc pas trop contre l'Église, sans cependant cesser de lutter par l'enseignement et la discussion philosophique contre les dogmes surannés.

Soyons tolérants, ne recherchons pas la discorde, soyons toujours bons envers tous les hommes, quelle que soit leur religion, et ne leur en voulons pas s'ils pensent autrement que nous. Peut-être, d'un autre côté, sont-ils supérieurs à nous et nous serions inférieurs à eux en les accusant de mensonge.

Le devoir des spirites est, dans ces discussions, de chercher à faire comprendre que Dieu n'est pas un épouvantail, qu'il n'a cherché que le bien de ses créatures et que tous ceux qui font le bien, pratiquant un culte ou non, sont aussi près de lui les uns que les autres.

Ne jetons pas la pierre non plus aux médecins, qui s'attaquent aux médiums guérisseurs, d'une façon parfois bien injuste ; pardonnons-leur, mais éclairons les masses et montrons à chacun la vérité, en défendant notre cause.

C'est pour les idées qu'il faut combattre, non pour les personnalités.

Le spiritualisme religieux ou classique, comme nous venons de le voir, ne

constitue pas un principe solide sur lequel l'être humain puisse s'appuyer pour rechercher quel est le meilleur mode d'existence capable de lui donner le bonheur.

Seul, le spiritisme donne aux hommes qui le comprennent cette base et il est une science puisqu'il ne rejette pas l'expérience ni l'observation, que l'Église et le spiritualisme ont rejetées avec suffisance et parti pris, quand ce n'était pas par haine.

Pour l'étude des sciences occultes, il n'y a pas de meilleur guide que le spiritisme, seul il se sert des procédés d'expérimentation en usage dans les écoles scientifiques, et avec de telles bases, seul il peut nous garantir la vérité dans le domaine moral.

Les écoles philosophiques ont toutes voulu avoir une méthode meilleure les unes que les autres et n'ont réussi qu'à créer des dissentiments entre elles, au lieu de l'accord, qui est le seul moyen pour parvenir à un résultat.

Ne les imitons pas, accordons-nous toujours ; que la discorde n'entre jamais dans nos réunions, travaillons en paix pour Dieu et notre cause.

Examinons trois types, trois mentalités différentes : le spirite, le logicien et le fanatique :

Le spirite procède par expérimentation scientifique, le spiritualiste, nous l'avons vu plus haut, par croyance pure.

Le fanatique ne réfléchit pas ; il fait partie des spiritualistes qui croient sans comprendre et ne cherchent pas à éclaircir le pourquoi de leur être et de leur destinée. Les fanatiques se sont rencontrés de tout temps, imposant par la force leur croyance et persécutant ceux qui ne les acceptaient pas.

Le logicien n'admet rien en dehors de son cercle d'idées, il est positiviste et ne connaît que ce que lui apprennent ses sens physiques. L'idéal, l'esprit sont hors de sa compréhension.

Pour les matérialistes, l'âme est un produit du travail du cerveau, ils n'en admettent donc pas l'existence autonome, comme l'ont admise de tout temps les hommes.

Les fanatiques religieux n'ont eu aucune pitié pour les chercheurs indépendants : aussi ces derniers ont supprimé de leurs recherches, l'étude de l'âme que ces fanatiques leur défendaient d'approfondir.

Ayant ainsi bien défini la position du spiritisme vis-à-vis du spiritualisme religieux, nous pourrons suivre l'évolution des sciences psychiques non à travers le temps, ce qui serait une histoire, mais à travers les diverses branches de l'occultisme. Ce sera ainsi un traité de science occulte à la lumière du spiritisme.

(*A suivre.*) M. J.

A PROPOS DES DEUX PREMIÈRES ANNÉES D'EXISTENCE DU BUREAU DE JULIA [1]

Les deux premières années d'existence du Bureau de Julia

Le 18 mai, dans une réunion de l'*Union of London spiritualist* M. W. Stead a fait une intéressante communication sur les résultats obtenus par le Bureau de Julia, dans ses deux premières années d'existence. Le *Light* en fait le compte rendu d'où nous extrayons ce qui suit :

Parmi d'autres considérations préliminaires, W. Stead dit qu'il ne sait ce qu'en penseront ses auditeurs, mais qu'il éprouva une vraie consolation dans la découverte qu'il fit dans ces derniers temps. Jusqu'à ces deux ou trois dernières années, il pensait que les amis passés dans l'au-delà étaient toujours désireux d'entrer en communication avec nous. Mais il est aujourd'hui convaincu que si ceux qui ont été liés avec nous par une profonde affection désirent communiquer avec nous, non seulement pendant notre sommeil mais aussi dans d'autres moments, ce n'est pas le cas de la grande majorité. C'est le seul point important sur lequel Julia propose une correction dans la révision de ses lettres, que Stead se propose de publier sous peu.

Lorsqu'elle commença à écrire, elle croyait que tous les habitants de l'au-delà étaient désireux de communiquer. Mais elle s'est convaincue que ce désir ne dure pas. Elle écrit que par une plus longue expérience elle a vu que le nombre de ceux qui désirent communiquer est relativement faible. Lorsque des émigrants arrivent dans une nouvelle contrée, leurs affections sont encore pour leur premier pays. Ils aspirent après des nouvelles de leur précédent séjour ; mais au bout d'un certain temps de nouveaux intérêts surviennent, et, peu à peu, ils cessent toute correspondance. Ainsi en est-il pour ceux qui ont passé dans l'au-delà, qui est souvent plus absorbant. Elle dit : « Lorsque le cercle de la famille est complet, lorsque ceux que nous aimons sont avec nous, pourquoi aurions-nous le désir de communiquer? Notre vie est tout entière sur notre plan. Cependant, ce n'est pas une raison pour ne pas faire tous nos efforts pour établir un bureau. Ce que fera mon bureau, ce sera de permettre à ceux qui ont récemment perdu des êtres aimés d'en recevoir des messages.

« La première œuvre importante du Bureau sera de faire la preuve de l'existence de ce monde. Combien la notion de cette vérité doit produire de résul-

(1) Extrait de la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, numéro de juillet.

tats immenses et variés ! Cela va renouveler et raffermir tous les systèmes religieux et moraux du monde. »

Il y a, dit M. Stead, un peu plus de deux ans que le Bureau de Julia existe. Lorsqu'il commença avec quelques amis, il dit alors : « Si nous pouvons obtenir des communications satisfaisantes dans un cas sur dix, nous aurons largement justifié notre entreprise. » Quant au *modus operandi*, le Bureau fut formé, conduit et dirigé par Julia elle-même. Elle a transmis ses instructions tantôt par l'un, tantôt par l'autre de ses secrétaires, dont Stead faisait partie. Ce fut dans certains cas au moyen de la voix par des clairaudients. L'idée fondamentale était de dire à ceux qui pleuraient un mort : « Si vous désirez communiquer avec un ami décédé et si vous pensez qu'il désire aussi communiquer avec vous, lisez avec soin ce que Julia a écrit et si, après avoir lu, vous persistez dans votre désir, remplissez la formule d'une requête définie. »

Cette requête étant reçue, on la soumet à un psychomètre, qui écrit un rapport faisant connaître si l'impression reçue a été ou non favorable. La demande est alors soumise à deux secrétaires qui, agissant chacun par écriture automatique et sans savoir ce que le psychomètre a pu dire, donnent l'avis de Julia sur la suite à accorder.

Dans le cours de deux ans *cinq cents* demandes vinrent de toutes les parties du globe, et sauf dans un seul cas, Julia n'a jamais dit à l'un des secrétaires : « Accepte », et à l'autre : « Refuse ». Dans cet unique cas, l'un des secrétaires prit la demande dans un moment de trouble et en suppléant l'automatisme par sa propre pensée. Sur les cinq cents demandes *deux* seulement furent rejetées sans hésiter, et toutes deux par les deux secrétaires indépendants l'un de l'autre. De ces deux solliciteurs l'un paraissait très désireux et sérieux, car il vint d'Amérique dans l'espoir d'obtenir une communication. Il semblait à M. Stead que ce devait être un cas très intéressant ; mais Julia répondit : « Non ». L'homme vint et peu après il était fou.

Il y eut fort peu de tentatives de mystification ou de demandes frauduleuses.

Il se produisit quelque chose de ce genre dans deux cas. Dans l'un, le demandeur ne spécifia absolument rien et il lui fut répondu que le Bureau de Julia n'était pas un bureau d'informations générales. Dans l'autre, il s'agissait d'un homme riche qui, pour satisfaire une rancune contre M. Stead, lui envoya une personne pour lui offrir cent livres sterling s'il voulait la mettre en communication avec un ami décédé. M. Stead lui répondit que ce n'était pas par le désir de gagner de l'argent qu'il avait organisé le Bureau. Il eut, plus tard, la preuve que cette démarche était le résultat d'un plan formé pour arriver à lui faire verser une certaine somme sous prétexte de promesses frauduleuses.

Une curieuse demande fut celle d'un homme qui affirmait désirer entrer

en communication avec l'esprit de sa femme. En réalité son but était d'obtenir la preuve qu'il n'existe pas un autre monde, car depuis plusieurs années il était hanté par la crainte d'un enfer éternel. Il obtint de sa femme un bon et réconfortant message, qui le délivra de ses terreurs.

Pour beaucoup de cœurs brisés, le Bureau de Julia a été un ange de résurrection, décidant ceux que les larmes aveuglaient à ne pas regarder en bas vers les tombes, car ceux qu'ils pleuraient n'y étaient pas.

Des cinq cents cas soumis au Bureau de Julia, cent vingt-six n'ont jamais fait connaître le résultat de leurs séances. Cent soixante et onze ont écrit qu'ils avaient la conviction qu'ils avaient été mis en communication avec leurs parents décédés. Quatre-vingts ont répondu que le résultat était peut-être satisfaisant, mais qu'ils n'osaient pas l'affirmer. Enfin cinquante-trois ont déclaré qu'ils n'avaient pas obtenu de communication des leurs.

Les cas de succès furent plus nombreux qu'on ne s'y attendait, et furent de nature à détruire l'idée que la télépathie peut être proposée pour expliquer les messages obtenus. Les assistants ont déclaré que quand ils fixaient leur attention sur un sujet, ce n'était jamais celui-là qui était traité. Bien mieux, les preuves obtenues n'étaient pas celles que demandaient les questions ; la télépathie ne peut expliquer de tels faits.

Maintenant que les rapports avec l'autre monde sont bien établis, il faut concentrer tous nos efforts pour améliorer les moyens de communication.

Dr DUSART.

INTÉRESSANT PHÉNOMÈNE

Radio-activité colorée

Extrait du Journal *Le Fraterniste* du 3 août 1911.

Dans les commencements de votre Journal, *Le Fraterniste*, vous avez bien voulu exposer longuement ma théorie sur la Radio-Activité des êtres vivants, avec un cliché à l'appui que vous aviez fait graver.

Je démontrais que les clichés que je faisais par le front, ou que je faisais faire par d'autres personnes, ne pouvaient comporter aucune simulation, aucune fraude, puisqu'ils étaient la représentation d'un témoin permanent qui était le papier imprimé enveloppant la plaque.

Or, voici une nouvelle expérience, qui prouve que cette radio-activité se manifeste sous des formes encore plus diverses, et qui ne font qu'ajouter à cet inconnu physiologique de l'émission des fluides humains.

Jeudi dernier, 20 juillet, j'assistai à une séance spirite chez M. Cornille, 40, rue Saint-Paul, à Paris.

J'y trouvai M. Tisserant, médium à matérialisations, qui me dit qu'il allait essayer d'obtenir quelque chose pendant la séance, sur une plaque cachetée que je venais de lui donner.

Cette plaque avait, comme première enveloppe, un papier portant des lettres imprimées et des signes manuscrits, croix, diagonales, circonférences, en tout neuf signes différents, tant au recto qu'au verso, le tout à l'encre noire.

La 2e enveloppe était en papier noir, opaque à la lumière ordinaire.

La 3e enveloppe était en papier rouge.

En arrivant chez moi, après la séance, je développai cette plaque, et la mis ensuite dans l'hyposulfite, c'est-à-dire dans le liquide fixateur.

Quelle ne fut pas ma stupéfaction, en voyant les signes manuscrits écrits en rouge sur la plaque.

C'était la première fois qu'un tel phénomène m'arrivait.

Commandant DARGET.

Dans les Académies

On lit dans le *Petit Journal* du 15 août :

A L'ACADÉMIE DES SCIENCES

La photographie des images mentales

A la séance de l'Académie des sciences, lundi, le commandant Darget, dont on connaît la si curieuse photographie des rayons émis par les êtres vivants (rayons V), a présenté à l'Académie un travail sur le même sujet et qui n'aura pas moins de retentissement.

Partant de l'hypnose, qui a illustré le célèbre Charcot, et dans laquelle les fluides vivants sont transmis par une personne à un sujet, le commandant s'est demandé si on ne pouvait pas enregistrer, par la photographie, les images mentales, si, par exemple, en pensant fortement à un objet on pouvait, dans des conditions particulières, en obtenir l'image sur une plaque photographique.

C'est ainsi qu'il pensa à une bouteille, dans le cabinet noir, en regardant, après avoir fixé ses yeux sur une bouteille qui étant devant lui, une plaque posée dans un bain révélateur où il plongeait également ses doigts. Au bout d'un quart d'heure, la bouteille fut reproduite.

Le commandant a présenté cette photographie à l'Académie. Une deuxième bouteille fut obtenue dans les mêmes conditions, en présence de six témoins ; ensuite, ce fut la photographie d'une canne.

Ces très curieuses photographies des images mentales « photographie de la pensée », dit le commandant Darget, pourraient bien être les préliminaires de toute une science nouvelle.

Spiritisme

Nombre 2341 donné par un Esprit en séance chez Mme Vallée.

Le samedi 1er juillet 1911, quatorze personnes étaient réunies chez Mme Vallée à la séance gracieuse hebdomadaire qu'elle donne pour le plus grand bien du spiritisme et de la science. Tout le monde aurait désiré encore voir les deux phénomènes précédents d'une aiguille à coudre enfilée par un fil, et j'avais bien apporté une aiguille et du fil dans ma poche, mais sachant que ce phénomène avait beaucoup fatigué Mme Vallée, je n'en parlai pas et je proposai une nouvelle expérience. J'avais apporté une carte de visite coupée en quatre morceaux égaux numérotés 1, 2, 3, 4.

L'un des assistants étant un membre éminent de l'Institut Général Psychologique de Paris, dirigé par M. d'Arsonval, je le priai de prendre les quatre carrés de papier, et de les placer sur la petite table située en arrière de celle sur laquelle nous formions la chaîne. Je lui donnai, en même temps, du papier et un crayon en lui disant d'écrire les chiffres marqués sur les cartons au fur et à mesure qu'il les placerait les uns sur les autres, l'écriture en bas et, par conséquent, invisible.

Ensuite, je lui repris le papier, le ployai en deux sans lire les chiffres et je priai M. de Montreynaud de mettre le papier dans sa poche.

On fit l'obscurité, et les phénomènes habituels d'objets remués, sans contact humain, commencèrent un quart d'heure plus tard ; le temps nécessaire aux Esprits de charger leurs accumulateurs, selon une expression qui m'est familière, mais qui n'en paraît pas moins être la vérité.

Grattements d'ongles sur les meubles, tapotements de rythmes musicaux, transports d'objets sur notre table d'expérience, mandoline jouant au-dessus de nos têtes, attouchements de toutes sortes, tapes sonores données principalement ce jour-là, dans le dos de la comtesse d'Heucqueville qui faisait la chaîne entre les deux médiums, pincements sur les membres de plusieurs assistants, frottement de morceaux de sucre donnant de vives lueurs, accom-

pagnement d'un chant de Mlle Suzanne Vallée par des tapotements, le rythme tapoté sur la petite table « Au clair de la lune » que j'avais demandé, etc..

A ce moment, je priai le colonel X... — que je ne désignerai pas autrement, puisqu'il est en activité de service (quoiqu'il ait eu le courage de me dire que je pouvais faire imprimer son nom s'il devait faire du bien à la cause) — d'énoncer un nombre formé des quatre premiers chiffres décimaux. Il énonça le numéro 2341.

Puis un long silence de la part des Esprits. Nous-mêmes faisions silence. Cela ressemblait à du calme avant l'orage, c'est-à-dire que chacun sentait avec espoir la réussite.

C'est alors que je demandai si les Esprits avaient formé le nombre demandé par le colonel. Un coup dans la table nous dit que c'était fini. On alluma la lampe.

Nous vîmes alors que les cartons avaient été transportés en pile avec les numéros en bas, invisibles, comme à la première pose, et en face de l'opérateur qui les avait déposés sur la première table, sur la table d'expérience autour de laquelle nous nous trouvions. Je priai alors ce premier opérateur, le membre de l'Institut dont j'ai parlé, M. Y..., de découvrir et de lire à haute voix les chiffres un à un.

Le nombre 2341 fut formé, ce qui était le nombre demandé, tandis que le papier écrit par M. Y... était 3124 que nul ne connaissait si ce n'est lui.

Je me félicite, comme d'ailleurs tous les assistants, d'avoir eu la bonne fortune de trouver à cette séance M. Y..., à cause de sa qualité de membre du contrôle exercé sur Eusapia Paladino dans les 42 séances qu'elle avait données, il y a quelques années, à l'Institut Général Psychologique de Paris.

Ont signé le présent procès-verbal :

MM. : Colonel X..., de Montreynaud, Dauteuille, Duc de Brienza, Thirault, Lavoner ; Mmes : Comtesse de Heucqueville, Fauconnet, Vallée, Mlle S. Vallée, Mlle J. Vallée, Grossin.

Commandant DARGET.

La Vie et la Mort dans leurs pérégrinations alternatives

La vie humaine n'est pas renfermée uniquement dans la forme corporelle, elle réside dans l'esprit ou l'être qui réunit tous les éléments qui la composent. L'être humain n'est donc, non pas dans le corps qui est destiné à se dissoudre, ni dans aucun des éléments terrestres qui le composent,

mais dans la vie immortelle qui l'anime et qui le perfectionne dans chaque existence. Dans cette situation progressive, il monte vers les mondes supérieurs en vue d'activer son arrivée où l'appelle sa destinée afin de pouvoir participer à l'œuvre divine par les missions qui lui seront confiées en rapport avec sa perfection et son avancement dans la hiérarchie du monde universel.

La muse libératrice, a dit Socrate, est la sagesse et l'heure de la délivrance finale est ce que nous appelons à tort la mort.

Ce que nous appelons la mort, selon Platon, c'est véritablement la vie ; ce que nous appelons la vie est assurément la mort, en d'autres termes, le corps seul se dissout ; car la vie de l'âme est éternelle.

D'après Pythagore, comme selon la tradition orientale, les morts sont destinés à renaître, puisque les âmes passent sans cesse d'une existence dans une autre.

Tout se transforme, mais rien ne s'anéantit.

Bechamps, professeur à l'école de médecine de Montpellier, définit ainsi la transformation universelle : « Rien ne commence, rien ne finit, la vie et la mort ne sont que des modes de transformation. Rien n'est la proie de la mort, tout est la proie de la vie. »

La croyance en l'immortalité de l'âme est absolue chez tous les hommes de bonne foi.

Socrate, Aristote, Pythagore, Plutarque, Virgile, Cicéron et la plupart des grands philosophes de l'antiquité affirmaient cette vérité.

Les savants de la société moderne, tels que Cyrano de Bergerac, Dupont de Nemours, Jean Reynaud, Balzac, Charles Lévêque, L. Figuier, Charles Richard, Delormel, Charles Bonnet, Ballanche, Lessing Achlegel, Saint-Martin, Constant Lévy, Charles Fourier, Saint-Simon, Pierre Leroux, Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, Enfantin, Louis Jourdan, Esquiros et une foule d'autres affirment aussi et d'une manière absolue, l'immortalité de l'âme et la considèrent comme une vérité indéniable.

La croyance en l'immortelle vie nous montre le monde universel tel qu'il est.

Sachant que la vie de la terre est intimement et indissolublement liée à celle de l'espace, l'homme, ainsi convaincu, envisage sa vie au point de vue général et non comme la courte étape que nous faisons sur la terre.

Il est certain que ceux qui limitent leurs horizons à la vie terrestre perdent de vue les suaves espérances en la vie future.

Tout passe dans ce monde frivole. L'esprit seul, cette émanation de l'infini, jouit seul de l'immortalité. Vivant d'existence en existence, tous ses efforts ont pour objet l'amour qui l'unit à l'harmonie universelle.

Les hommes qui bornent leurs visions aux faveurs de la terre désirent

vivre longtemps, tandis que ceux qui connaissent leur destinée regardent la mort comme le soir d'un beau jour.

Que nous importe d'ailleurs que notre vie soit plus ou moins gaie ou sombre, pourvu que notre cœur reste attaché à l'idéal divin qui a pour principe le devoir et pour but l'amour de nos semblables ?

Qu'importe que dans le cours de notre existence il y ait souvent des nuages à l'horizon de notre vie, pourvu que notre âme, éclairée par un rayon divin, possède un point lumineux qui lui montre l'infini dans ses désirs et l'espérance dans ses aspirations esthétiques ?

Ah ! il est pourtant des heures bénies, dans la vie humaine, où la pensée calme et sereine, reposant sur le recueillement, nous montrent les beautés des mondes supérieurs que nous habiterons un jour.

Dans cette pensée, on ne peut se dispenser de blâmer ceux qui regardent les ombres du soir de la vie avec tristesse, à mesure que le soleil de notre destinée s'abaisse vers le trépas.

La mort n'ensevelissant que le corps, élargit l'âme de sa prison et lui donne des ailes pour s'envoler vers les régions éthérées et sereines de l'immortalité, car le véritable bonheur se trouve dans l'Au-delà.

La tombe est donc le berceau de l'âme et la fin d'une épreuve.

Peut-il y avoir quelque chose de plus consolant que la perspective pleine de charmes, nous montrant un nouvel horizon sans fin et sans limites où se déroulent des milliers de milliards de mondes d'une beauté incomparable.

Ah ! alors, s'élevant par une vision translucide de planètes en planètes, l'âme parcourt les mondes supérieurs, foyers intarissables de vie et de lumière, suivant le degré d'avancement moral de chacun ; elle est heureuse d'en contempler les beautés et la gradation, marquant la route qu'elle doit suivre et les épreuves qu'elle doit subir pour arriver graduellement au vrai bonheur, car l'âme gravit par degrés ascentionnels les étapes spirituelles.

Malheureusement le bonheur de la terre est une illusion sans cesse renaissante.

Le fleuve de la vie s'écoule sans paraître changer de place.

Mais l'homme de bien ne se plaint ni des temps, ni de la vie ni même de la mort. Il féconde tous les moments de son existence. Aussi le temps ne le surprend jamais dans l'inactivité.

Puisque tout vit et revit dans la nature, la mort ne peut exister.

DÉCHAUD, publiciste à Oran.

La Pensée de Jésus (Suite)

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE DEUXIÈME

LES SCIENCES

Devoir du savant. — Souvenirs. — Secours nécessaires. — Anciennes connaissances. — La crainte de la nouveauté. — Sagesse de la loi d'oubli. — Avantages de la rapidité des communications. — Succession naturelle des choses. — Avenir de la matière. — Caractère de la vraie science et du progrès. — Instinct et intelligence.

1. Si les arts sont une preuve de l'avancement de l'humanité, les sciences montrent à quel point elle a pénétré dans l'inconnu mystérieux que seules elles peuvent révéler. La science est le produit de la recherche universelle, la résultante de l'expérience de tous. Le savant qui détourne ses regards des problèmes qui se posent devant lui, abdique tout au moins une partie de sa mission.

2. Science oblige et l'homme ne s'appartient pas. Il est libre bien certainement de choisir ses sujets d'étude, de repousser les uns et de s'adonner à l'examen des autres, mais à la condition d'être toujours vrai dans ses préférences et de rester muet sur ce qu'il ne connaît pas ou qu'il refuse d'étudier.

3. Parlons donc de la science réelle, de celle qui ne meurt pas, car seule elle est la science, toutes les autres n'étant que des formes diverses d'elle-même. C'est la science de l'humanité ou plutôt du monde terrestre et de ses rapports avec les autres mondes.

4. La connaissance de soi-même est la science par excellence, parce que d'elle on doit nécessairement passer par toutes les branches, par toutes les spécialités qui constituent l'ensemble des connaissances humaines. Chaque homme ayant eu plusieurs existences, dont quelques-unes ont pu être consacrées à l'étude de quelqu'une de ces spécialités, peut, en interrogeant son être intime, réveiller en lui des souvenirs depuis longtemps endormis.

5. C'est alors comme la découverte d'un trésor enfoui ou d'une mine riche en métaux précieux. L'homme s'attache vite aux découvertes de ce genre, il lui semble bientôt que cette mine ou ce trésor font partie intégrante de sa personne. Mais combien plus il s'attache aux découvertes qu'il fait dans son âme des connaissances anciennes un moment oubliées!

6. Il y trouve l'être de son être, l'esprit de son esprit, la conscience de

sa conscience. C'est une affection momentanément perdue heureusement retrouvée. C'est une page de son histoire dans le passé, une page précieuse, qu'il relit avec un bonheur sans mélange. Il comprend quels champs a visités son intelligence à l'époque où il était son propre ancêtre.

7. Et tandis que les découvreurs de richesses matérielles cherchent le plus souvent à se les approprier exclusivement ou à s'en approprier la plus grosse part, celui qui retrouve en lui-même des traces réelles de connaissances oubliées, s'empresse de les répandre autour de lui comme une semence féconde. Quelquefois il est obligé de les tenir cachées, mais c'est une contrainte pénible pour lui, et alors sa pensée supplée au défaut de tout autre mode de communication.

8. Quelle science que la science de la pensée! Quelle philosophie que la philosophie de l'esprit! Quel livre que le livre de la conscience humaine! Les feuillets en sont soigneusement scellés, attachés les uns aux autres, collés de manière à pouvoir difficilement être ouverts; mais aucun de ces obstacles ne résiste à une réflexion sérieuse et persistante. Les pages elle-mêmes une fois ouvertes, et qui semblent présenter seulement d'indéchiffrables hiéroglyphes, deviennent, grâce à la réflexion, d'une lecture séduisante et facile.

9. C'est dans le livre sacré de la conscience, dans cet inviolable sanctuaire, que chacun peut trouver les éléments des sciences qui lui semblaient inconnues. C'est en lisant dans le silence de la solitude ces lignes mystérieuses et attachantes que se réveille le souvenir des époques passées, des connaissances jadis acquises, des travaux auxquels furent vouées les existences antérieures.

10. Mais pour s'élever jusqu'au seuil de cette science qui les contient toutes en germe, il faut être aidé. Il faut que des bras puissants vous attirent, que des mains pleines de dons spirituels s'ouvrent incessamment sur votre intelligence en proie au sommeil de l'oubli, que des voix puissantes quoique muettes la fassent sortir de sa torpeur momentanée.

11. C'est encore à l'Inspiration sainte qu'il faut faire un énergique appel. L'inspiration n'est pas moins nécessaire dans les sciences que dans les arts; elle est la mère des découvertes, comme elle est la fille de la réflexion, de cette réflexion qui attire à elle les célestes secours. O savants! plutôt que de contester ou de nier l'existence de vos inspirateurs invisibles, appuyez-vous sur eux au contraire avec respect, si vous ne voulez pas être distancés dans vos recherches.

12. Pour apprendre il faut avoir le goût de la science; pour en avoir le goût il faut y trouver un intérêt moral ou matériel. L'intérêt moral est persistant, éternel comme l'âme elle-même, ou du moins sans fin lorsque cette âme est entrée sciemment dans les voies de l'infini, car c'est seulement alors

qu'elle se rend un compte suffisant d'elle-même. L'intérêt matériel est restreint à l'existence même de la matière corporelle.

13. Celui qui ne sait pas qu'aucune des connaissances acquises par un travail sérieux n'est perdue pour lui dans aucun temps, se restreint dans ses études. Il accomplit une carrière terrestre, de tel âge à tel âge, suivant les circonstances ou les conventions, puis il se repose sur ce qu'il nomme poétiquement des lauriers. Il en est presque toujours ainsi, à moins que l'homme dont il est question n'ait l'amour de la science.

14. Mais s'il a l'amour de la science, qu'il ne s'y trompe pas ! Ce qu'il poursuit n'est pas précisément un inconnu pour lui ; il parcourt de nouveau une route déjà suivie ; il considère comme un triomphe chaque nouvelle conquête due à ses persévérants efforts. Pourquoi en est-il ainsi ? C'est que cette conquête, si nouvelle en apparence, lui est apparue bien souvent dans ses études anciennes, dans ses rêves d'aujourd'hui.

15. Ce n'est pas une nouveauté, c'est une chose désirée, attendue avec plus ou moins de patience, une chose *voulue*, voulue surtout par toutes les forces de son être pensant. Ce n'est pas une nouveauté, car toute nouveauté répugne, tandis que toute chose poursuivie est une ancienne connaissance non encore complètement faite et qu'un ardent désir appelle.

16. Et qu'on ne dise pas que les découvertes que la science fait tous les jours sont de véritables nouveautés. Elles peuvent répugner à quelques-uns encore trop peu avancés pour les comprendre ; souvent ils les repoussent comme par un pressentiment de ce que ces prétendues nouveautés sont appelées à remplacer ou à détruire.

17. L'animal dont la vapeur fut appelée à augmenter les loisirs serait-il bien venu à se plaindre de cette nouvelle venue s'il pouvait le faire ? L'homme lui-même dont elle était censée devoir supprimer les moyens d'existence et dont elle a élevé l'âme en le rapprochant des progrès qui mènent vers Dieu, serait-il bien fondé en persévérant dans les regrets d'un passé qui ne vit, sur la terre, que dans l'histoire de ceux qui ont progressé ?

(*A suivre.*)

REVUES ET JOURNAUX ÉTRANGERS

Nous lisons dans **Filosofia della Scienza**, n° de juillet :

Rêve prémonitoire ? — Une nuit du mois d'août 1910 je m'éveillai sous l'impression d'un songe qui, bien qu'il ne m'apparut tout d'abord que comme une chose de peu d'importance avait été si vif, que j'éveillai ma femme pour le lui raconter dans tous ses détails.

Je me trouvais dans la campagne, sur une route blanche de poussière par laquelle j'arrivais à un grand champ cultivé ; au centre de ce champ je voyais un corps de bâtiment rustique renfermant en un rez-de chaussée l'habitation et les étables. A droite de cette maisonnette était une sorte de hangar en bois, entouré de broussailles sèches et dans lequel se trouvait une charrette aux brancards abaissés et chargée de harnais de bête de somme. Là un paysan, dont le souvenir m'est encore très précis, vêtu d'un pantalon foncé, la tête couverte d'un chapeau à ruban noir, près de moi, m'invitait à le suivre, ce qu'en effet je faisais. Il me conduisit derrière le bâtiment où, par une porte basse, nous entrâmes dans une étable fort sale et grande d'à peu près 4 à 5 mètres carrés. Dans cette étable, un escalier de quelques marches de pierre contournait dans l'intérieur au dessus de la porte d'entrée et un mulet, lié à une mangeoire mobile, obstruait avec la partie postérieure de son corps la première marche. Le paysan m'ayant assuré que la bête était douce je contraignis celle-ci de se détourner et je gravis les marches de pierre au sommet desquelles je me trouvai sur le seuil d'une chambre, plutôt une mansarde, au plancher en bois et où pendaient, suspendus au plafond, des melons d'hiver, des tomates en branches, des ciboules et des épis de maïs.

Dans cette pièce qui formait antichambre se trouvaient trois femmes, l'une jeune, l'autre vieille et une enfant. Or, ces trois personnes sont restées vivement gravées dans ma mémoire. Par la porte de communication d'avec la chambre voisine j'apercevais dans celle-ci un lit conjugal qui me frappa par sa grande hauteur.

Ceci est un songe ! que peut-il signifier me demandais-je et demandai-je à ma femme. Quelle signification veux-tu trouver à cela ? me dit-elle. Un paysage jamais vu que des associations d'idées auront formé dans ton imagination, mais qui, assurément, ne me paraît vouloir rien dire. Nous nous rendormîmes et, de ce songe, il ne fut plus question.

Au mois d'octobre suivant je dus me rendre à Naples pour assister à une partie de plaisir donnée par notre concitoyen M. Amedeo Brucato. Il n'y a pas lieu d'exposer ici les incidents ou les ennuis qui m'advinrent dans cette partie; il est seulement nécessaire, en regard du songe qui nous occupe, de dire que cela me conduisit à un duel.

Ce duel eut lieu le 12 octobre et avec mes témoins, le capitaine Bruno Palamenghi du 4e Bersaglieri et M. Francesco Busardo, nous nous rendîmes en automobile à Marano, pays que je ne connaissais pas et donc j'ignorais jusqu'à l'existence sur une carte de géographie. Nous avions à peine dépassé d'une centaine de mètres les dernières habitations de Naples que je fus vivement surpris de reconnaître une grande route blanche de poussière où j'étais déjà passé ; mais quand ? en quelle circonstance ? Nous nous arrêtâmes

à la limite d'un champ qui ne m'était pas inconnu non plus; je l'avais déjà vu, j'y étais déjà venu...Descendus de l'automobile, nous longeâmes le champ par un sentier bordé d'un fouillis d'échalis et de plantes et je dis au capitaine qui était près de moi : Je connais cet endroit et ce n'est pas la première fois que je viens ici. Au bout de ce chemin doit se trouver une maisonnette; là, sur la droite, il doit y avoir un hangar en bois... En effet, tout était bien ainsi, il s'y trouvait aussi la charrette avec les brancards abaissés et les harnais. Au bout d'un instant, un paysan vêtu d'un pantalon noir, d'un gilet, la tête couverte d'un chapeau à ruban noir, semblable à celui que j'avais vu deux mois auparavant en songe, vint m'inviter à le suivre derrière la maisonnette. Le précédant au contraire, je me dirigeai vers la porte de l'étable *que je connaissais ;* je revis le mulet lié à la mangeoire et à mon interrogation muette sur le calme de la bête le paysan m'ayant rassuré je la poussai par sa partie postérieure qui me barrait l'accès du petit escalier de pierre. Franchissant les quelques marches, je me trouvai sur le seuil de la mansarde où, au plafond pendaient les tomates, les ciboules et le maïs. Dans la chambrette, tout interdites, vers un angle à droite, les deux femmes et la petite fille se tenaient telles qu'en songe elles m'étaient apparues.

Dans la chambre où je dus entrer pour me dévêtir je vis le lit, à la si prodigieuse hauteur, et j'y déposai ma veste et mon chapeau. Je dois confesser que l'affaire du duel de laquelle je n'étais plus du tout préoccupé disparut entièrement de mon esprit, autrement émotionné, jusqu'au moment de l'assaut. Cette coïncidence, de laquelle ni alors ni depuis je n'ai pu comprendre la raison, m'a certainement fait une étrange impression. De ce rêve, j'avais parlé à diverses personnes et, s'il était nécessaire de recourir à des preuves authentiques, plus d'un de mes amis ne manqueraient pas, j'en suis sûr, de confirmer par écrit la véracité du fait.

Signé : GIOVANNI DE FIGUEROA.

LIVRES NOUVEAUX

La Légende des Symboles, par MARC SAUNIER. — Un volume grand in-8 de 400 pages. Prix : 7 fr. 50.

Table des Matières. — Le Mystère des symboles. — Les Boriens. — Les Sudéens. — La Lémurie. — L'Eden. — L'initiation des sages. — Les Messies. — L'Atlantide. — La race noire fille des Dieux. — Les Druidesses. — Ram. — La mission de Ram. La naissance du bélier. — Le royaume de

l'agneau. — La débâcle. — La mission des initiés maçons. — Les Réformateurs. — Les Pasteurs, Moïse, Orphée. — Bouddha, les Philosophes. — Jésus. — L'Église de Jésus. — L'erreur politique et sociale de Rome. — La Franc-Maçonnerie. — La tourmente contemporaine.

Contribution à l'étude de certaines facultés cérébrales méconnues, par Dr. W. C. DE SERMYN. — Un volume in-8 de 607 pages. Prix : 7 fr. 50.

Table des Matières. — Avant-propos. — FAITS EXTRAORDINAIRES OBSERVÉS PAR MOI. — Morts prédites. — Rêves prémonitoires. — Une malédiction. — Le cas de Landry. — Le cas de Marie B... — Le cas de Georges Sociadès. — Phénomènes de cérébration inconsciente. — Phénomènes para-hypnotiques. — ANALYSE DES FAITS OBSERVÉS. — Considérations générales sur les cas des morts prédites. — Considérations générales sur les rêves prémonitoires. — Considérations générales sur le cas de Landry. — Considérations générales sur le cas d'une malédiction. — Considérations générales sur le cas de Mary-B. — Considérations générales sur le cas de Georges Sociadès. — Considérations générales sur le cas de cérébration inconsciente. — Considérations générales sur les faits parahypnotiques. — Considérations générales sur le cas de Giselle.

Synthèse ou la philosophie qui ressort de l'analyse de mes faits. — Quelques réflexions préliminaires. — Rapide aperçu sur la nature terrestre. — Les apparentes finalités des produits terrestres. — L'évolution progressive de l'intelligence durant l'évolution du globe. — L'énergétique. — L'âme ou le moi. — Dieu. — Examen des raisons qui pourraient nous faire croire à l'existence dans l'univers d'une force directrice, intelligente et volontaire. — Réflexions. — Épilogue.

Rome et l'Église, par GALLUS CANTANS, Brochure in-16. Prix : 1 fr. 25.

L'auteur, nous aimons à le déclarer, est un de ces esprits robustes et conscients de la divine Mission du Christianisme ; admirateur enthousiaste de la fécondité et de l'incomparable lumière de son enseignement, il déplore l'aveuglement, aussi superbe, aussi tenace qu'incompréhensible, de ceux qui prétendent guider l'humanité vers l'harmonie des Vertus chrétiennes et qui méprisent son principe. Il n'est point exagéré de dire que les prières, les regrets publics et les anathèmes ne sont que désespoirs et furieuses folies qu'exaltent la crainte de la perte de l'or, les ruines du pouvoir temporel désormais sans espoir et l'autocratie spirituelle qui s'écroule.

Comment l'Église pourrait-elle échapper à la conséquence de ses parjures, elle qui est si sévère pour les fautes de ses ennemis ?

Ce petit livre est plein d'enseignements pour ceux dont l'esprit cherche, en toute indépendance, la lumière.

L'Occultisme et la Conscience Moderne, enquête. — Ce qu'est l'Occultisme. — Science et Occultisme. — Religion et Occultisme. — Occultisme expérimental. — Approche d'une époque de synthèse. — L'insuffisance de la métapsychique. — Précédé d'une introduction par PH. PAGNAT. Brochure in-18. Prix : 1 franc.

Un incroyant, un sceptique, et, pour tout dire, un sceptique parisien — ce qui paraît marquer l'ultime degré du scepticisme — mis par plusieurs fois, en présence de phénomènes renversants, d'où toute idée de supercherie devait être bannie, a dû se rendre à l'évidence. Aussi exigeant dans ses certitudes, mais infiniment moins intransigeant dans le domaine des théories que la plupart des intellectualités du moment, ce sceptique, jugeant que rien n'est complètement indigne d'intérêt, eut la curiosité d'enquêter sur l'Occulte et d'épingler, une à une, toutes les idées raisonnables présentées à son incompétence. Il s'est trouvé qu'il rencontra sur sa route beaucoup plus de ces idées raisonnables qu'il n'avait prévu, ce qui le détermina bientôt à se déclarer compétent sur presque toutes. Il dut surtout reconnaître à l'Occultisme plus d'importance et d'à-propos qu'on ne lui en accorde généralement. Avec ses « impressions », il livre aujourd'hui quelques pages de son album au public.

Dans cette enquête se rencontrent des opinions signées de noms de Savants distingués (Henri Poincaré, Félix Le Dantec), de Médecins (Dʳˢ Fiessinger, Foveau de Courmelles, etc.), de Philosophes (Gabriel Séailles, E. Boutroux, etc.), de Poètes (Schuré, Péladan, V.-E. Michelet, etc.), de Critiques (Jacques Brieu, P. Piobb, Xavier Pelletier, Han Ryner, M. Privat, etc.), de l'Abbé J. Pacheu et d'Occultistes en renom (Papus, Durville, Jollivet-Castelot, Simon-Savigny, Fabius de Champville, etc.).

La Revue Théosophique Française. — Le Lotus Bleu, fondé par H.-P. Blawatsky, publie dans son numéro de juillet 1911, les trois conférences IN-EXTENSO que Mᵐᵉ ANNIE BESANT a faites à Paris.

Conférence réservée, 13 juin 1911. — Les maîtres de sagesse, comment les retrouver.

Conférence réservée, juin 1911. — Sur la Cinquième race-mère.

Conférence publique, 15 juin 1911. — Le message de Giordano Bruno au monde civilisé. Prix du nº 1.

Un Maître de l'Occultisme, Saint-Yves d'Alveydre. — Sa Vie. — Son Œuvre. — Sa Doctrine, par BARLET. — Orné d'un Portrait et d'un Autographe du Maître ; comprenant une table raisonnable de la Mission des Juifs et des notions précises sur l'Archéomètre. Prix : 3 fr. 50.

Barlet rend « d'un soin précieux et cordial, l'hommage d'une admiration et d'une affection complètes vouées dès le premier jour à ce génie aussi profond que superbe qu'est Saint-Yves ». Il expose comment cet esprit supérieur qui a traité si magistralement les pressants problèmes de notre temps, a vécu, s'est développé, s'est épanoui et quels fruits précieux il nous a laissés en héritage.

Saint-Yves, dit Barlet dans sa conclusion, arrive seul à rassembler dans une harmonie superbe tous les éléments sociaux que ses rivaux n'ont réussi qu'à mettre en lutte : science, économie, gouvernement, politique, morale, religion ; sa doctrine embrasse tout, comprend tout, rénove tout, non seulement sans rien troubler, mais dans l'esprit le plus libéral le plus progressif, le plus humanitaire, par une synthèse complète, assez vraie pour tout satisfaire, parce que chaque élément concourt à l'harmonieuse unité de l'ensemble. Saint-Yves s'appuie sur la Tradition centrale, unique, révélée à l'homme dans son origine, pour lui tracer sa voie à travers les siècles, conservée depuis avec une piété jalouse, à l'abri de tous les écarts de la raison et de la liberté humaine et dont il avait mérité dès sa jeunesse de recevoir le dépôt sacré, sans doute parce qu'il avait mission, de par sa naissance même, de nous en rappeler les profondeurs et l'harmonieuse fécondité.

Saint-Yves, initié de bonne heure aux hautes sciences, savait plus que qui que ce soit ce qui pouvait en être révélé, et dans quelles conditions. Volontairement, il a laissé tomber sur l'ésotérisme de sa doctrine un voile assez transparent pour les laborieux, mais suffisant pour décourager les moins persévérants. Barlet a déchiré ce voile et l'œuvre du grand maître apparaît maintenant aux yeux de tous dans toute sa beauté.

Pour observer les états et les phases du sommeil provoqué, par Fernand GIROD.

Voici un petit livre qui sera des plus utiles à ceux qui font du magnétisme expérimental.

L'auteur, quoique bien jeune encore, est suffisamment connu dans les milieux psychiques, pour que nous nous dispensions de le présenter au public. Les nombreuses conférences qu'il fit tant à la Société Magnétique de France, que dans d'autres Sociétés spiritualistes, et les travaux originaux

auxquels il a su donner une tournure méthodique et une note bien personnelle, en font, à l'heure actuelle, un des meilleurs leaders du mouvement psychique en France.

Son ouvrage, qui n'est en somme qu'un début dans le livre, est exposé avec cette méthode claire et précise qui lui valut ses premiers succès. Les différentes étapes du sommeil provoqué sont nettement définies, parfaitement classées par notre consciencieux expérimentateur. Après l'étude sommaire des états déjà connus, l'auteur démontre, dans une seconde partie, des phénomènes d'un ordre plus élevé, par l'analyse des diverses phases du somnambulisme, d'après les travaux de De Rochas, de Durville et les siens.

En mettant cet opuscule entre toutes les mains, il pense que d'autres expérimentateurs pourront, grâce à ses indications, renouveler la plupart des phénomènes de rapport, de sympathie au contact et à distance, pour la perception des maladies; de lucidité sans le secours des yeux, pour la vision à distance et la lecture à travers les corps opaques; de vision des effluves dans l'obscurité, par la lucidité les yeux ouverts, etc...

Ce livre est le complément d'étude indispensable à tout bon observateur, qui tente de développer un sujet, par la méthode douce du magnétisme.

Prix : un franc.

BULLETIN DES SOMMAIRES

Revue Scientifique et Morale du Spiritisme. — *Juillet.* — La Grande Enigme, G. Delanne. — A propos de l'intervention des esprits sur les médiums, Aubert et Schepard, Comte de Tromelin. — La théorie du corps fluidique, F. Vérand. — Le mouvement spirite dans le monde. — L'éternelle négation, L. Chevreuil. — Commentaires sur César Lombroso, P. Nord. — Lueurs, C. Cernigliari-Melilli. — L'Eglise et le Spiritisme, Général H.-C. Fix. — L'aiguille enfilée dans la nuit. — Immortels !, Lucien Boudet. — Echos de partout, G. D... — Correspondance, G. Meunier. — Les apparitions matérialisées des-vivants et des morts, I. Leblond. — Ouvrages nouveaux. — Revue de la Presse.

Annales des Sciences Psychiques. — *Juillet.* — Sur une méthode expérimentale spéciale au métapsychisme, Dr G. Geley. — Nouvelle étude expérimentale sur la nature des rayons rigides et du courant médiumnique, Ochorowicz. — Enquête sur la psychométrie, R. Warcolier. — Au sujet d'« Esprits et médiums » par Th. Flournoy, P. le Cour. — Le mouvement psychique. — Les fonds de la Société Américaine de recherches psychiques,

Le Congrès Spirite de Copenhague. — Echos et Nouvelles. — L'insuccès du médium Bailey à Londres, Les miracles de Tilly défendues de par l'autorité ecclésiastique, La mort du médium I.-E. Davenport, Jubilé Camille Flammarion, L'aiguille enfilée dans la nuit, Une prédiction de la mort de M. Berteaux, Les médiums à trompette, Mme Wriedt.

Revue Théosophique Française, Le Lotus Bleu. — *Juillet.* — **Madame Annie Besant à Paris, en 1911 : ses trois conférences, « in-extenso ».** — S. T. Ce que la presse a dit à son sujet. D. A. Courmes. — Revues des Revues, Bibliographies, D. A. Courmes. — Vies passées de membres de la S. T, Annie Besant et C.-W. Leadbeater.

Le Voile d'Isis. — *Août.* — Le Fakir, Sedir. — Le mysticisme, E. Bosc. — La Beauté, R. W. Emerson. — Loungta, E. Bosc. — Le noueur d'aiguillettes, Algol. — Curiosa. — Bibliographies. — Nouvelles diverses. — Supplément. — Eliphas Levi. Le livre des sages.

Le Fraterniste. — *Août.* — Réflexions, Albin Valabrègue. — Pie X et le Spiritisme, Général H.-C. Fix. — Intéressant phénomène, Radio-Activité colorée, Commandant Darget. — Métaphysique ; un Dieu qui n'a aucun besoin de se restreindre au degré évolutif de chaque sphère. — Sur le vif. — Pour les femmes seules ! Paul Pillault. — 243.042 citoyens français, réclament la libre pratique du magnétisme. — Causerie, Berger-Bit. — Nos Cures. — Simples réflexions intimes.

Le Théosophe. — *Août.* — L'évolution de notre race, Annie Besant. — Le dernier soupir. — Victor Hugo et la vie future. — Échos. — L'occultisme et la presse, Jean Delville. — A propos de la vie des insectes, Reisselep. — Obole Giordano Bruno. — Prophètes et Prophéties, Pierre Dujols. — Causeries du médecin, Dr J. Grand. — Science et Théosophie, La doctrine secrète de H.-P. Blavatsky. — Le Pouvoir de la pensée, H. Wilmans. — Une histoire étrange, Bulwer Lytton.

Æsculape. — *Juillet.* — Pourquoi j'ai édité le Régime du Corps, par le Prof. Landouzy. — Spiritisme et Métapsychisme (3 illustrations), par Geley. — Fin de l'article-réponse au Professeur Grasset sur une question troublante. Beau portrait de James Tissot. — Ingres devant la Médecine, par Verdier. — J.-J. Rousseau devant la Médecine contemporaine, par Libert. — Madame Annie Besant. Une Religion nouvelle. La vie merveilleuse de Madame Besant ; la Théosophie ; le jeune Alcyone, son livre, ses progressions successives à travers les âges. — L'Ivresse dans l'Antiquité, par Félix

Régnault. — Petit voyage au pays des Loufoques. — **Supplément.** — Une Sorbonne dernier cri. — Les Romanciers et l'Anatomie. — Banane et chair humaine. — Pauvre Lélian. — Le style ecclésiastique. — Tolstoï mystique. — Le papier en 1911. Ce que nous mangeons. — Les enterrés vivants. — La dernière lettre du Dr Mesny. — Les jeunes écrivains victimes ou privilégiés. — L'indécence aux hommes d'accoucher les femmes. — Le Régime du Corps. — Deux gravures d'après l'œuvre de J.-J. Rousseau. — Le beurre végétal extrait du coco. — Remèdes contre la rage. — (Cimabué). — La dernière autopsie d'André Vésale (Asbert). — Comment on doit garder l'enfant quand il est né.

Psychische Studien. — *Juillet.* — Von Schrenck-Notzing : L'expérience de la cage du médium Lucia Sordi. — Hübbe-Schleiden : La faculté de clairvoyance chez Swedenborg. — Noack : Au sujet du culte des morts chez les anciens Egyptiens. — Peter : Esprits et médiums, par Th Flournoy. — Von Schnehen : Sciences naturelles, métaphysique, 4 études spiritualistes. — Kaindl : Jeux de société dangereux. — Maier : Un guérisseur spiritualiste en Souabe.

Courtes notices : (*a*) une donation d'un million pour études et travaux de recherches supérieures intéressant le spiritualisme ; (*b*) l'auréole chez l'être humain ; (*c*) au sujet d'un médium clairvoyant en Finlande ; (*d*) Robert Schumann spirite ; (*e*) pressentiments du ministre de la Guerre Berteaux ; (*f*) prophéties politiques ; (*g*) Un phénomène hypnotique ; (*h*) Justinius Kerner de Bieringen ; (*i*) fulgurances émises par la baguette magnétique ; (*k*) dévouement d'une chienne.

Littérature. — Livres nouveaux. — Revues et journaux. — Boîte aux lettres.

Luce e Ombra. — *Juin et juillet.* — E. Bozzano : Considération et hypothèses sur les phénomènes de bilocation. — A. Marzorati : Notre position vis-à-vis d'un déplorable incident. — Baron Dr Von Schrenck Notzing : l'expérimentation de la cage du médium Lucia Sordi. — G. Senigaglia : Ce qu'est jusqu'à présent, une opinion. — Dr C. Alzona : Esprits et médiums (Sur un récent livre de Th. Flournoy). — E. Carreras : A l'aube d'une médiumnité qui promet (*suite et fin*). — F. Zingoropoli : L'expression plastique du mysticisme chrétien. — G. Senigaglia : Autres soirées avec le médium Sordi à Rome. — Les Livres.

Le Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN